

Démêler le fil des occupations d'un site plurimillénaire : le cas perturbant de la Station 3-arrière (BhFl-1d) de Pointe-du-Buisson

Ronan Méhault

Le complexe archéologique de Pointe-du-Buisson (BhFl-1) représente à la fois une manne et un casse-tête pour l'archéologue. Ses riches assemblages sont autant de collections de références, mais la récurrence des occupations diachroniques brouille notre compréhension de l'organisation spatiale. En s'appuyant sur les résultats de l'analyse qu'il a effectuée sur le corpus documentaire de la Station 3-arrière, l'auteur vise à démontrer dans cet article qu'en dépit de ces multiples réoccupations, et des nombreuses pédoturbations, des tendances lourdes concernant la distribution horizontale et verticale des vestiges peuvent néanmoins être dégagées via des moyens statistiques.

The archaeological complex of Pointe-du-Buisson (BhFl-1) is both providential and puzzling for archaeologists. The rich assemblages associated with its multi-component sites serve as reference collections; however, recurring diachronic occupations blur our understanding of the spatial organization. This article aims to show that, despite the multiple occupations and the problems concerning pedoturbation, well-defined trends in both horizontal and vertical artifact distribution can be detected through statistical analyses of the data from Station 3 rear.

LES ARCHÉOLOGUES québécois, et c'est aussi vrai pour leurs collègues des provinces et des états voisins, doivent souvent composer avec des difficultés majeures quand ils abordent la question de l'évolution culturelle, et en particulier de celle qui opère à l'échelle intrasite. Ces obstacles tiennent du type de sol qu'ils fouillent le plus souvent et du nombre important de sites à occupations multiples. Le complexe de Pointe-du-Buisson (BhFl-1) illustre de façon magistrale ces diverses complications. L'extrême richesse des témoins archéologiques contenus en son sol s'est accumulée sur cinq millénaires dans un terreau humique homogène de faible épaisseur (30 cm en moyenne) qui a été abondamment perturbé. Du fait de la multiplicité et de la relative continuité de ces occupations, même lorsque les spécialistes cherchent à isoler les vestiges d'une seule sous-période, ils sont contraints de travailler en diachronie. Ce constat est particulièrement vrai des occupations du Sylvicole moyen ancien, sous-période qui s'étale sur 900 ans (400 avant notre ère à 500 de notre ère), et donc peut-être sur autant d'occupations. Or ce sont celles qui dominent sur la Station 3-arrière de Pointe-du-Buisson.

Quand ils reprirent les fouilles débutées par la Société d'archéologie préhistorique du Québec, Norman Clermont et Claude Chapdelaine (1978 : 82) annonçaient à regret, au sujet de la Station 3 (aujourd'hui la Station 3-avant), que même les 159 traces de piquets et les 31 foyers découverts ne permettaient pas de circonscrire des structures de manière satisfaisante, parce qu'elles se chevauchent et correspondent à des occupations multiples et diachroniques. En 1993 et en 1994, alors qu'il dirigeait les travaux de l'École de fouilles de l'Université de Montréal sur la Station 3-arrière, Norman Clermont, qui fit face à la difficulté de circonscrire des zones d'habitations, ne parvint pas à percer le mystère (ou l'« énigme », comme il l'écrivit; CLERMONT 1994 : 8) de la structure organisationnelle du site. Il avait néanmoins émis quelques hypothèses, reposant sur ses intuitions, qui laissaient entendre qu'en dépit des problèmes susmentionnés, la séquence chronoculturelle avait été en partie conservée dans le sol (verticalement). Eugène Morin (2006) soutint une idée similaire et proposa un modèle théorique dont l'opérationnalisation pourrait permettre de reconstituer les événements pédologiques et taphonomiques qui

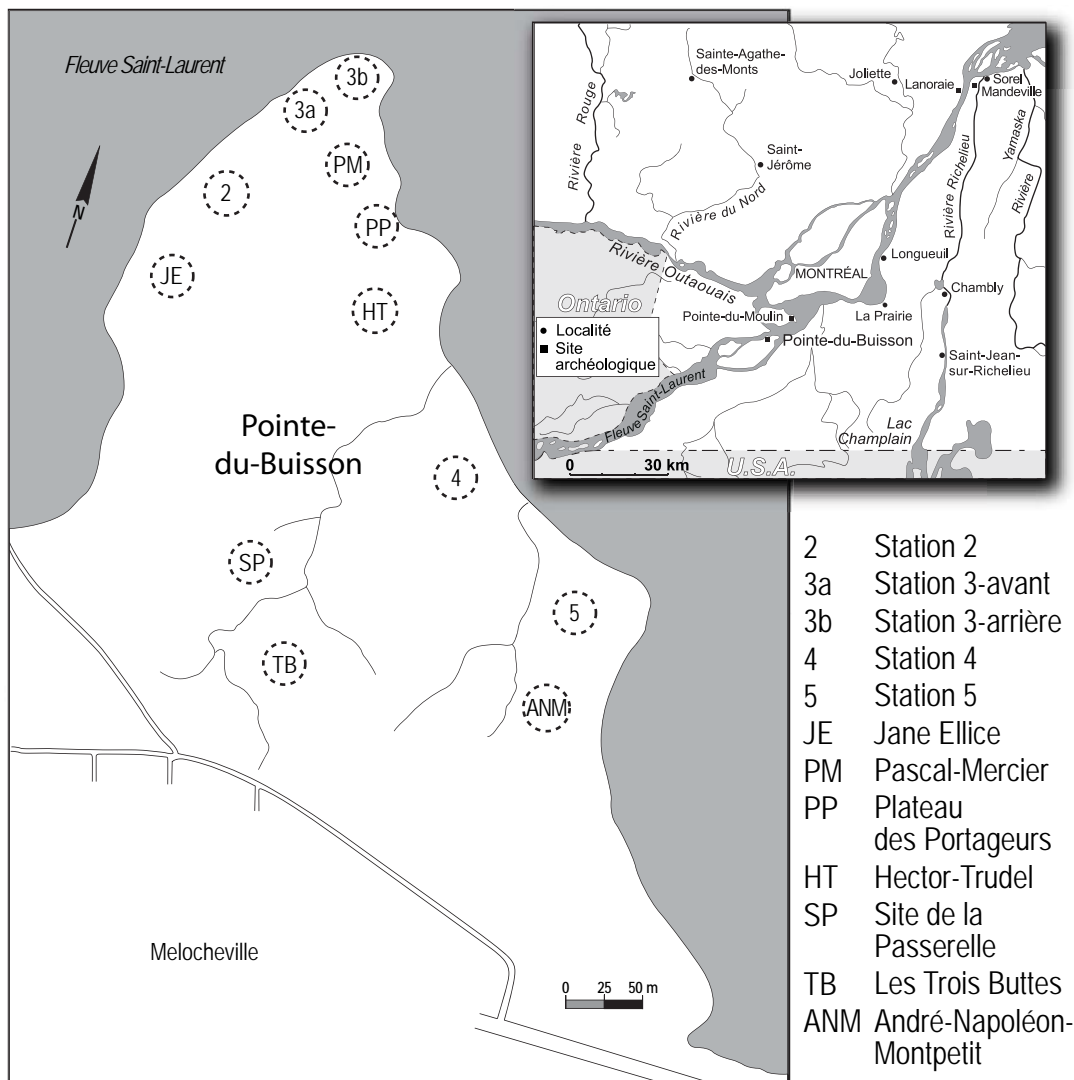


Figure 1. Situation géographique et plan général du complexe archéologique de Pointe-du-Buisson (BhFI-1). (Adapté de C. Gates St-Pierre, 1998, dans *Archéologiques* 11-12: 176)

sont responsables de la localisation actuelle des vestiges dans le sol. Cet exercice de reconstitution représente un défi important. Il ne sera cependant pas relevé dans cet article.

En faisant appel à une méthodologie composite, reposant sur la technique des isolignes et sur les statistiques, je m'efforcerai de démontrer que, malgré les pédoturbations, l'homogénéité et la minceur du terreau, la séquence chronoculturelle a non seulement été conservée en partie, mais aussi qu'elle peut livrer des informations générales, et même parfois assez précises, quant à l'organi-

sation spatiale du site et aux événements qui s'y sont déroulés. L'objectif est ici d'apporter la preuve que la Station 3-arrière de Pointe-du-Buisson n'est pas un vaste « dépotoir à l'air libre ».

Présentation générale de Pointe-du-Buisson

Situé à 29 km en amont de Montréal, sur la rive sud du Saint-Laurent (fig. 1), le complexe archéologique de Pointe-du-Buisson (BhFI-1) a été classé en 1975. Il correspond à un lieu d'établissement

saisonnier, sur lequel des groupes amérindiens ont régulièrement effectué des portages et profité de la richesse des ressources locales, principalement halieutiques. Ce complexe fait partie du secteur Melocheville de la municipalité de Beauharnois. Son territoire s'étend sur une superficie de 21 hectares, sur un plateau recouvert d'une érablière à caryers et scindé en trois parties par deux ruisseaux, aujourd'hui asséchés, mais qui ont pu être navigables sur une base saisonnière avant la construction des barrages (GIROUARD 1975: 25). Ce plateau, s'élevant à une dizaine de mètres au-dessus du fleuve, constituait un lieu de portage, accessible notamment par le flanc nord-est de la pointe (le Plateau des Portageurs), et de halte idéal pour les populations préhistoriques et historiques (GIROUARD 1975: 22-25; CLERMONT & CHAPDELAIN 1990: 43). Un espace déboisé occupe aujourd'hui l'extrémité de la pointe et inclut un laboratoire-réserve, un pavillon d'interprétation et un jardin de fossiles. La pointe du Buisson est bordée de rapides formés par la confluence (au lac Saint-Louis) de la rivière des Outaouais et du fleuve Saint-Laurent qui débute juste en aval. Cette position géographique rend ce lieu aisément reconnaissable, accessible, voire incontournable pour quiconque souhaitait éviter les rapides. Par conséquent, cet espace a longtemps été propice aux interactions. La richesse des ressources alimentaires locales permettait aux bandes nomades de chasseurs-pêcheurs-collecteurs de s'adonner à des activités socoreligieuses, comme le démontrent les pratiques crématoires observées sur la Station 5 (CLERMONT 1978; PLOURDE 1986; TACHÉ 2010), et de renforcer la cohésion au sein de la macro-bande (ABEL & FUERST 1999: 22; WRIGHT & ANDERSON 1963: 49). Le flanc ouest de la pointe du Buisson, sur lequel est localisée la Station 3-arrière, est une aire ouverte aux vents dominants du nord-ouest. Elle ne constitue donc pas un lieu d'établissement adéquat aux séjours hivernaux (CLERMONT 1994: 8). Il est de toute façon fort peu probable que les Amérindiens y aient résidé au cours de cette saison. Par ailleurs, bien qu'argileux, le sol de la pointe est relativement bien drainé et n'est pas inondé par d'éventuelles crues. La faible sédimentation caractéristique du brunisol forestier en témoigne.

La Station 3 avant sa partition

Cette station est située à l'extrémité nord-ouest de la pointe (fig. 1). La présence de quelques gros arbres (chênes et ormes) est peut-être un reliquat de l'ancien couvert forestier qui occupait l'actuelle plaine anthropique. La clairière aurait été complètement ouverte au XIX^e siècle par la famille seigneuriale Ellice (CLERMONT & CHAPDELAIN 1990: 43 et 66). Côté ouest, les assauts du fleuve (rapides des Cascades) ont érodé et rendu abrupt son flanc, alors que de l'autre côté, la pente est douce et maintenue en place grâce à la végétation buissonnière et aux jeunes pousses.

Reconnaissance et historique des interventions

Située immédiatement en retrait de la Station 3-avant et à quelques mètres au nord du petit camp McKenzie, la Station 3-arrière, qui correspond à un plateau utile d'environ 800 m², a été réoccupée de manière récurrente depuis l'Archaique jusqu'à nos jours. C'est la reconstitution de ces événements successifs qui motive la présente enquête. La Station 3-arrière est caractérisée par une très grande abondance en restes fauniques et céramiques. Parmi ces derniers, ce sont les marqueurs du Sylvicole moyen ancien qui sont à l'évidence les plus nombreux, ce qui suggère que c'est à cette époque que le site fut le plus intensément fréquenté (c'est aussi vrai de la Station 3-avant, mais dans des proportions moindres; BLAIS 1992: 29; CLERMONT 1993: 8). J'ai circonscrit cette aire (fig. 2) à partir de la carte présentée par Pierre Corbeil (2004: 60), qui englobe les lignes 10 à 46 (axe ouest-est) et 2P à 4K (axe nord-sud).

L'École de fouilles de l'Université de Montréal est intervenue spécifiquement sur cette station lors de deux saisons consécutives, en 1993 et 1994. L'objectif initial était de trouver la limite sud de la Station 3 (BhFl-1d), or de fortes concentrations d'artefacts ont été repérées sur quelques dizaines de mètres en retrait, créant ainsi la nécessité de scinder la Station 3 en deux parties: une partie avant et une partie arrière (CLERMONT 1993: 7).

Un total de 103 m², sur la base d'unités de fouille, ou puits, de 1 m sur 1 m, ont été fouillés (soit ≈ 13 % de l'aire totale utile), sur une profondeur moyenne de 27 cm, ce qui représente un volume de 27,34 m³ (CORBEIL 2004: 53). L'École de fouilles y poursuit des efforts, plus brefs, à chaque année jusqu'en 2000. Au total, à peu près

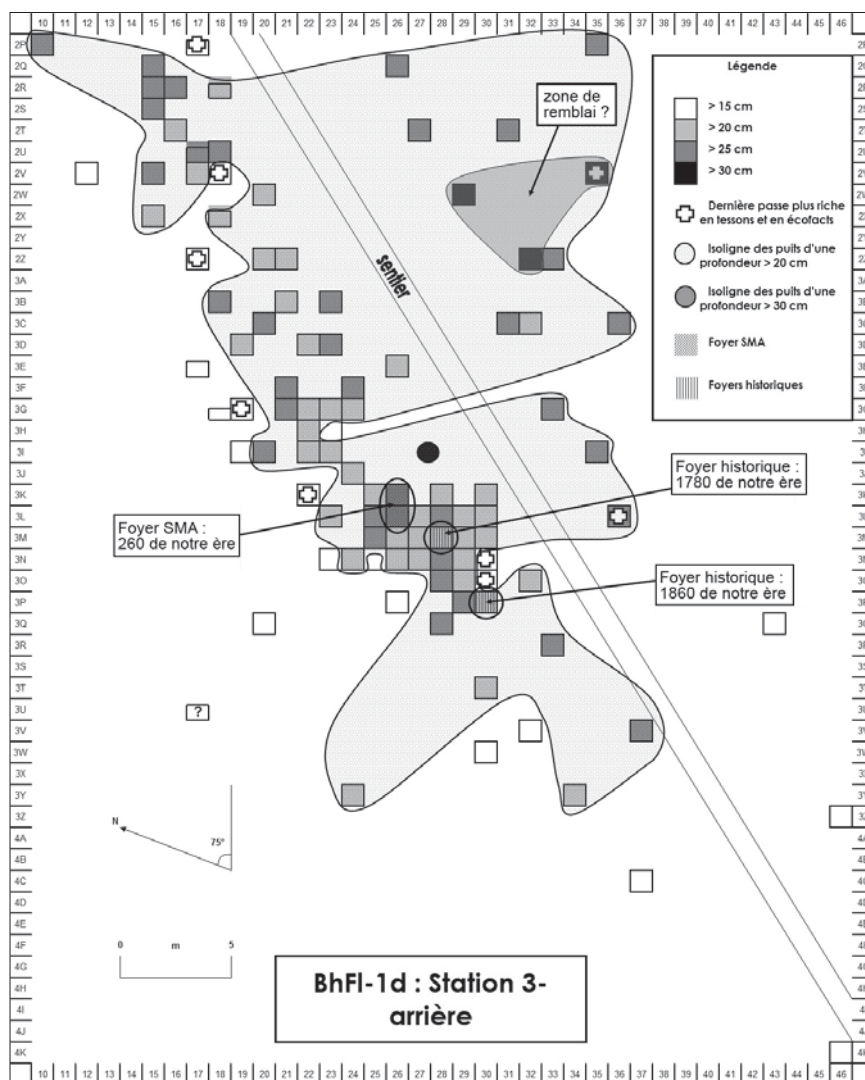


Figure 2.
Sommaire de la
Station 3-arrière.

150 737 ($\approx 1463/m^2$) témoins archéologiques furent mis au jour sur la Station 3-arrière, dont 45 827 vestiges céramiques ($\approx 445/m^2$), environ 2 105 témoins lithiques ($\approx 20/m^2$) et environ 100 000 restes fauniques ($\approx 970/m^2$). C'est cette richesse de restes ichtyologiques (notamment, plus de 35 000 os frais, concentrés dans la zone centrale de la Station 3-arrière sur environ 7 cm (entre 13 et 20 cm de profondeur), entre les lignes 3F et 3P, qui a poussé Clermont (1994: 8-9) à émettre l'hypothèse qu'il pouvait s'agir d'un dépotoir. Cette proposition pourrait surprendre puisqu'il est communément admis que les dépotoirs sont apparus au Sylvicole moyen tardif, alors

que les bandes, encore non horticoles, suivent un mode de vie nettement semi-sédentaire. Cette hypothèse se trouvait davantage fragilisée par le fait que des artefacts historiques (pierres à fusil françaises, hameçons de fer et balle de mousquet, entre autres) y étaient étroitement associés. L'idée que nous aurions affaire au plus ancien dépotoir connu sur la pointe, et a fortiori à ces indices de semi-sédentarité saisonnière plus anciens qu'on ne le pensait, fut davantage affaiblie après que deux foyers eurent livré des dates historiques (fig. 2) et qu'un « dépotoir » d'os de poissons livra une date, elle aussi, historique.

Séquence culturelle de la Station 3-arrière

Archaique terminal

Nonobstant le fait qu'il soit malaisé d'identifier des présences remontant à l'Archaique à cause de la relative pauvreté du registre lithique de la Station 3-arrière (CLERMONT 1993: 9), certains spécimens en cornéenne (CLERMONT 1994: 12 et 17), deux préformes de pointes à pédoncule, et des fragments d'objets polis pourraient évoquer une occupation fugace datant de l'Archaique post-laurentien.

Sylvicole inférieur

Sur la Station 3-arrière, aucun témoin céramique ne permet d'assurer la thèse d'une occupation humaine à cette période. Par contre, l'abondance d'éclats et d'objets en chert Onondaga et, surtout, la découverte d'un grattoir bifacial triangulaire taillé dans ce matériau ne laissent planer aucun doute sur cette présence (fig. 3, doc. 5: a). Quelques pointes à encoches latérales peuvent aussi y être rattachées, bien qu'elles ne soient pas taillées dans ce chert.

Sylvicole moyen ancien

Une date radiométrique de 260 de notre ère (CORBEIL 2004: 55), obtenue à partir d'un foyer (dans les puits 3K-26 et 3L-26; voir fig. 2), atteste une présence humaine à cette sous-période. Une autre, relevée à partir d'une carbonisation d'un vase couvert d'empreintes ondulantes de la Station 3-avant a donné une date de 290 avant notre ère. Celle-ci est probablement applicable à l'assemblage de la Station 3-arrière, et peut remettre en question l'antériorité supposée de la présence du Sylvicole moyen ancien repérée sur Hector-Trudel (deux dates radiométriques remontant respectivement à 310 ± 120 et 40 ± 120 avant notre ère; cf. GATES ST-PIERRE 2003: 81). Évidemment, avec l'abondance des empreintes ondulantes, le registre céramique traduit éloquemment l'importance des occupations de cette sous-période sur la Station 3-arrière. En outre, au moins une pointe Jack's Reef à encoches en coin (fig. 3, doc. 2) et une pointe Rossville (fig. 3, doc. 1: f), à moins qu'il ne s'agisse d'une pointe Jack's Reef pentagonale, indiquent des présences au cours du Sylvicole moyen.

Enfin, compte tenu des distributions verticales et horizontales des artefacts et écofacts, Clermont (1994: 8) avait émis l'hypothèse que les occupations

remontant au Sylvicole moyen ancien sur ce site pouvaient s'être déroulées en deux épisodes. Nous verrons par la suite pourquoi cette intuition semble juste.

Sylvicole moyen tardif

Les pointes de type Jack's Reef peuvent tout aussi bien être associées à des occupations du Sylvicole moyen tardif. J'ai en outre attribué une vingtaine d'équivalents de vase à cette sous-période. Il convient néanmoins de rappeler que quelques zones d'ombre peuvent rendre difficile la distinction entre les pots du Sylvicole moyen ancien et ceux de la sous-période suivante. La différence entre les deux est perceptible principalement dans le façonnage (profil des bords sensiblement plus rectiligne, panse plus arrondie et apparition du parement) et à travers les préférences décoratives. Toutefois, il faut se garder d'accorder un poids exagéré à l'empreinte ondulante en tant que fossile directeur diagnostique des productions du Sylvicole moyen ancien, d'autant plus qu'il est souvent très difficile de partitionner entre des empreintes dentelées repoussées et des empreintes ondulantes. De surcroît, les ponctuations et les empreintes à la cordelette, ainsi que les empreintes dentelées sigillées, caractéristiques des vases du Sylvicole moyen tardif, ne sont pas complètement absentes des supports décoratifs du Sylvicole moyen ancien. Certes marginales, ces unités décoratives, auxquelles il est possible d'ajouter les incisions et les empreintes linéaires, constituent une zone grise entre les deux périodes (CLERMONT & CHAPDELAINE 1982: 80; GATES ST-PIERRE 2003: 13). Toutefois, la dichotomie entre ces deux sous-périodes, initialement défendue par Chapdelaine et Clermont (CHAPDELAINE 1990: 25; CLERMONT & CHAPDELAINE 1978, 1992: 88) et qui repose sur des tendances stratigraphiques, a été depuis confirmée par des datations radiométriques obtenues notamment sur le site Hector-Trudel (COSSETTE 1995; GATES ST-PIERRE 2003: 13-14, 2010a: 10). Ces datations ont par la suite permis de délimiter plus précisément ces deux manifestations culturelles: Sylvicole moyen ancien (400 avant notre ère à 500 de notre ère) et Sylvicole moyen tardif (500 à 1000 de notre ère).

Sylvicole supérieur (ancien et récent)

Mes remontages ont permis d'isoler un peu moins d'une vingtaine d'équivalents de vases datant du Sylvicole supérieur post-owascoïde. Par contre, le registre lithique est muet sur ce point. Alors que

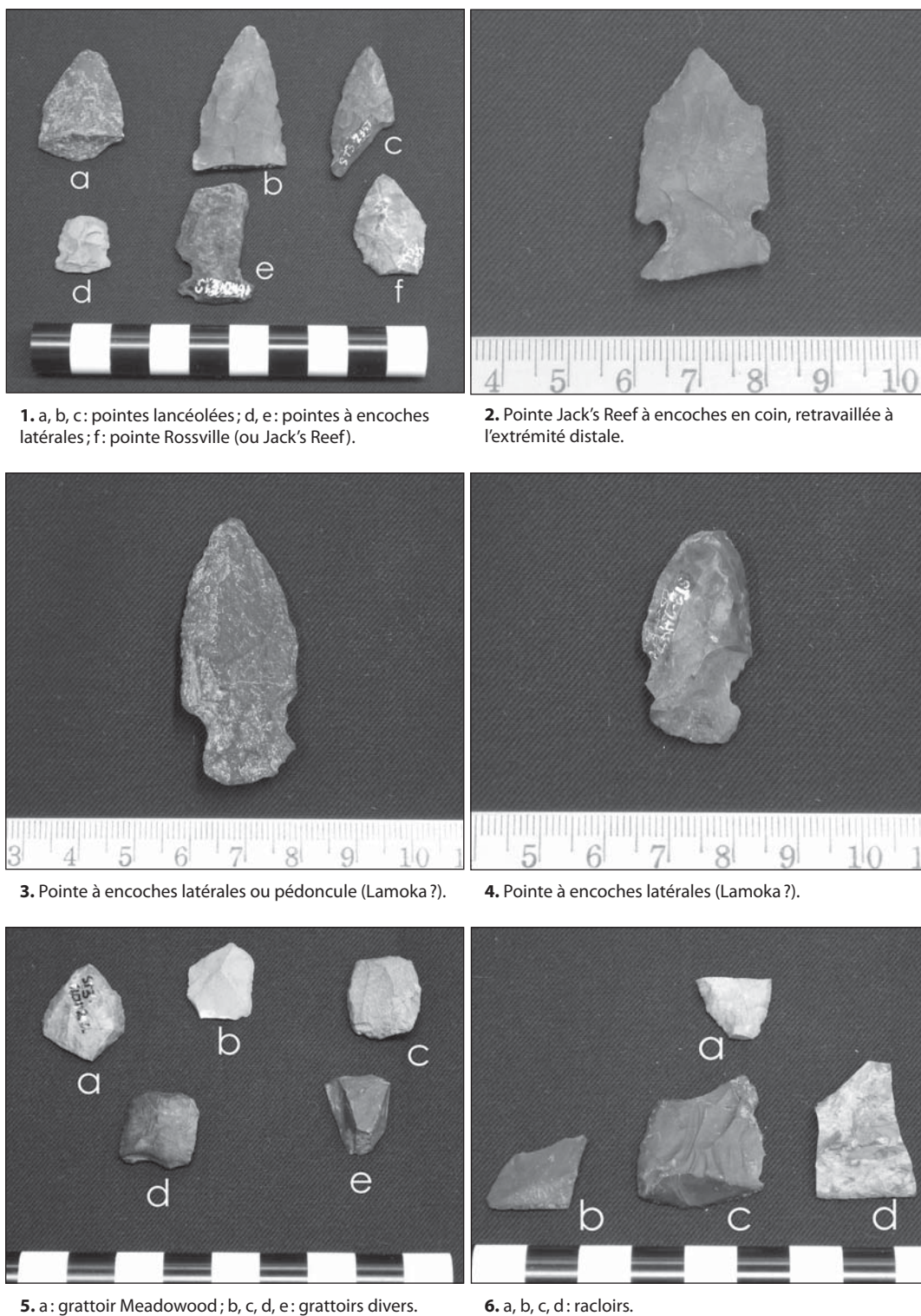


Figure 3. Objets lithiques individualisés.

des pointes triangulaires Levanna ont été retrouvées en abondance sur la Station 3-avant (CHAPDELAINE 1980), et sur d'autres sites de Pointe-du-Buisson et de la Montérégie, possédant eux aussi des composantes du Sylvicole moyen ancien et du Sylvicole supérieur (Pointe-du-Gouvernement, par exemple; SÉNÉCAL 2008), aucune n'a été découverte sur la portion arrière. Quoi qu'il en soit, des indices préhistoriques récents sont bel et bien associés à la Station 3 dans son ensemble, comme le confirme le travail de Judith Blais (1992).

Période historique

En complément aux problèmes pédologiques et taphonomiques abordés plus haut (perturbation, conservation), il est pertinent de rappeler dans quelles conditions la Station 3 a été occupée à la période historique, dans la mesure où celles-ci constituent autant de motifs susceptibles d'avoir altéré l'intégrité des occupations antérieures.

Depuis le XVIII^e siècle, l'extrémité septentrionale de la pointe a été un lieu sur lequel des visiteurs ont pu s'adonner de façon intensive à la pêche, durant la belle saison, au cours de leurs villégiatures (CLERMONT 1988: 8 et 12; VIAU 1989). Il est aussi probable que ce soit à cet emplacement que le marchand Alexander Ellice fit construire son chalet d'été en 1837 (CLERMONT 1988; VIAU 1989; BLAIS 1992: 30; CORBEIL 2004: 49).

Quatre dates radiométriques renvoient directement à ces occupations historiques sur la Station 3-arrière (CORBEIL 2004: 55):

- 1780 et 1860 de notre ère, obtenues à partir de deux foyers (3M-28 et 3P-30).
- 1655 de notre ère, obtenue à partir de charbon retrouvé dans un dépotoir, et 1850 de notre ère obtenue à partir de restes ichtyofauniques d'un autre dépotoir. Cette dernière invite à penser que la très grande majorité des os de poissons retrouvés sur ce site est d'origine historique (CORBEIL 2004: 58).

Des modifications encore plus drastiques de cet espace ont eu lieu en 1906, quand Adolphe Roy le fit déboiser pour qu'y soit pratiquée l'agriculture. Une plateforme, une écurie et une petite cabane y ont été édifiées (LAMARCHE *et al.* 1981). Plus tard, des pommes de terre y furent cultivées. Afin de relancer l'attrait de cet endroit comme zone de loisirs, en 1925 les bâtiments anciens furent détruits et remplacés par huit cabanons qui couvraient un espace correspondant aux Stations 1 et 3. Dix ans plus tard, une route fut construite, et

en 1936, Hector Trudel fit bâtir son chalet et y exploitait un petit restaurant où l'esturgeon faisait figure de spécialité. Ces activités ont perduré jusqu'en 1957, année lors de laquelle les travaux du barrage d'Hydro-Québec furent achevés, sonnant le glas de la pêche à ce poisson.

La pointe fut cédée en 1967 par le géant industriel à la municipalité de Melocheville, et l'espace correspondant aux Stations 2 et 3 fut aménagé en terrain de camping. Celui-ci fut exploité de 1969 à 1977, alors que, suite aux premières fouilles entreprises au milieu des campeurs par la Société d'archéologie préhistorique du Québec, Pointe-du-Buisson était classée, depuis 1975, comme site archéologique par le ministère des Affaires culturelles du Québec (LAMARCHE *et al.* 1981).

STRATIGRAPHIE

Le sol des puits de fouille de la Station 3 (fig. 4), lorsqu'il est apparemment intact, se compose parfois d'une fine litière (environ 1 cm), suivie d'un terreau humique homogène, épais de 20 à 30 cm et assez bien drainé, dans lequel la majorité des artefacts et des écofacts a été découverte. L'interface entre le terreau et l'argile champlainienne, archéologiquement stérile et précédant un substrat de grès de Postdam, fut systématiquement grattée afin de récolter les quelques témoins archéologiques qui pouvaient encore s'y trouver. Depuis l'arrivée de l'École de fouilles de l'Université de Montréal sur Pointe-du-Buisson en 1977 (CLERMONT 1994), la localisation verticale des artefacts s'est faite par passes arbitraires de 10 cm, pour la première, puis par passes de 5 cm. En somme, la profondeur moyenne d'un puits a pu varier au fil des années de fouilles. Les notes de la Société d'archéologie préhistorique du Québec font mention d'une profondeur moyenne de 45 cm, alors que les interventions conduites par l'École de fouilles de l'Université de Montréal font état, en 1988, d'une profondeur moyenne de 36 cm (BLAIS 1992: 24-25).

Il convient de commenter la séquence pédologique visible à travers les stratigraphies présentées plus haut (fig. 4). Contrairement à d'autres brunisols forestiers, le sol de la pointe du Buisson ne comporte pas de couche de limon argileux, ce qui s'explique par le fait que la pointe, située environ 8 m au-dessus du niveau actuel du Saint-Laurent, n'a jamais été inondée par le fleuve. L'homogénéité du terreau est due à une accumulation sédimentaire qui s'est faite par humification, c'est-

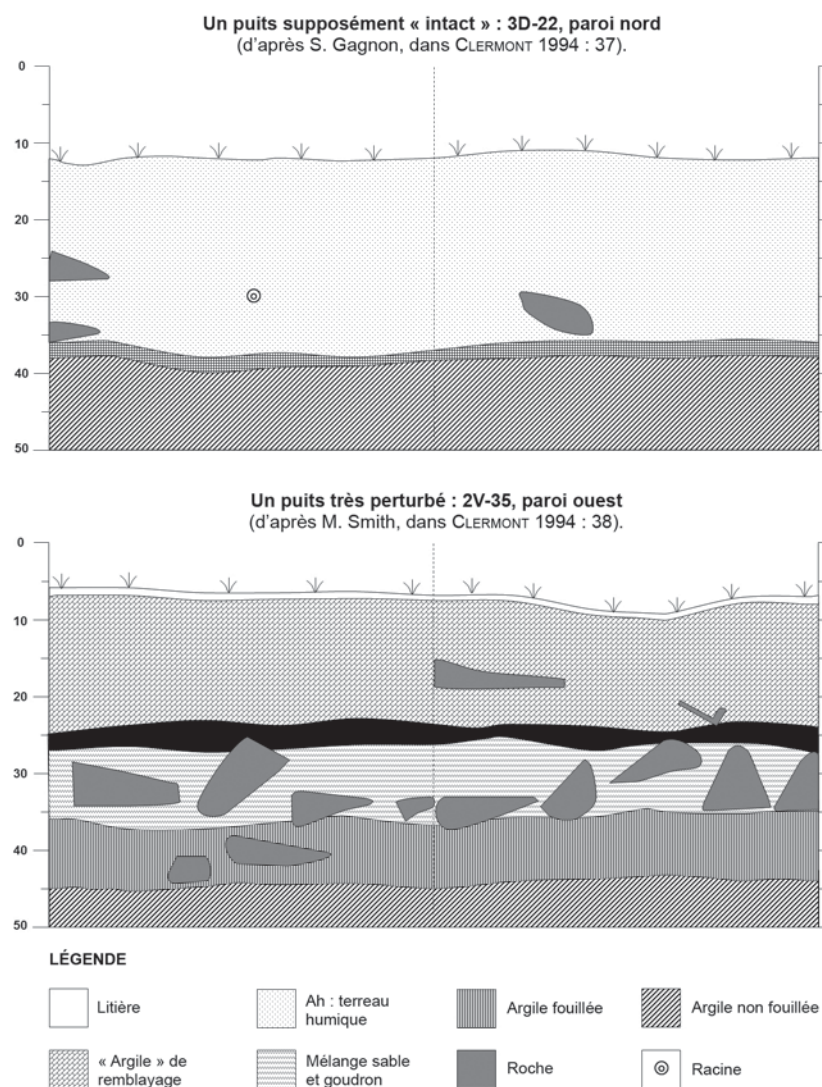


Figure 4. Stratigraphies types de la Station 3-arrière.

à-dire avec la décomposition progressive de matières organiques (végétales principalement). Sachant que des pommes de terre y ont été cultivées au début du xx^e siècle, même dans le cas de puits supposément intacts (fig. 4 : première stratigraphie), la possibilité que le terreau ait été totalement perturbé ne saurait être exclue. Malheureusement, non seulement ignorons-nous où, précisément, ces pommes de terre furent cultivées, et, puisque le terreau est homogène, il nous serait de toute manière impossible d'estimer jusqu'à quelle profondeur ces pédoturbations d'origine

anthropique ont pu affecter la distribution verticale des vestiges. Qui plus est, vers 1935, Hector Trudel fit asphalter (puits 2V-35 sur la fig. 4 : seconde stratigraphie) l'extrémité orientale de l'actuelle Station 3-arrière. Plus problématique encore, lors de la construction du pavillon avant du centre d'interprétation de Pointe-du-Buisson, des déblais furent éparpillés sur la même aire (aux alentours du puits 2V-35). Ces informations, couplées à la profondeur relativement plus importante de trois puits dans la partie nord-est du site, m'ont permis de délimiter une possible zone de remblai (fig. 2).

Le faible nombre de témoins archéologiques trouvés dans cette zone s'explique-t-il, au moins en partie, du fait de ces remaniements, ou bien cette aire était-elle d'emblée pauvre? La quantité de blocs visibles dans le terreau comprimé de la seconde stratigraphie de la figure 4 suggère que ce puits et, par extension, cette zone, ont été drastiquement remaniés. Or, si tel est le cas, je me retrouve contraint d'exclure celle-ci de l'analyse spatiale.

COMPLICATIONS TAPHONOMIQUES

Le brunisol de la pointe du Buisson n'étant que légèrement acide (pH: $\approx 6,3$), ce n'est pas tant ce facteur qui doit retenir l'attention de l'analyste en ce qui a trait aux agents taphonomiques nuisibles. D'après Évelyne Cossette (2000), la cryoturbation, les chutes d'arbre, le piétinement et les bioturbations (zoo- et phytoturbation) sont responsables de la majeure partie des pédoturbations à Pointe-du-Buisson. Cependant, selon Eugène Morin (2006: 549), parce que le sol y est compact et relativement bien drainé, le piétinement a dû jouer un rôle moindre dans les perturbations taphonomiques sur le plan vertical. Pour les mêmes raisons, aucun « tri » des tessons en fonction de leur superficie n'est perceptible, et les objets allongés ne sont pas retrouvés en position verticale, ce qui indiquerait que la cryoturbation n'a dû avoir qu'un impact réduit (MORIN 2006: 550). De surcroît, les chutes d'arbres ont probablement concouru au brouillage partiel de la séquence d'occupations.

En basant sa démonstration sur la Station 3-avant¹, Morin (2006: 542) avance néanmoins, qu'en dépit des zooturbations (causées par de petits animaux fouisseurs, surtout les lombrics et les rongeurs), qui sont apparemment les pédoturbations les plus néfastes quant à la position taphonomique première des artefacts, des tendances relatives aux changements diachroniques peuvent être mises en lumière (MORIN 2006: 548, 563). Les objets se déplacent sur les plans vertical et horizontal, mais Morin ne s'intéresse dans son article qu'à l'impact des perturbations sur la séquence stratigraphique (verticalité). Ce point-ci est d'une importance cruciale lorsque les sites présentent des couches archéologiquement positives de faible épaisseur. Or, c'est fréquemment le cas avec les sols québécois (brunisols et podzols). Concrètement, la distribution verticale des objets peut révéler certaines aberrations avec la

présence, par exemple, de deux tessons de bords d'un même vase à des niveaux espacés de plus de 20 cm (MORIN 2006: 548-549). J'ai effectivement observé ce cas de figure pour quelques-uns des remontages des équivalents de vases de la Station 3-arrière. C'est surtout le chevauchement des assemblages – se manifestant par des « zones grises » dans lesquelles des objets enfouis à des périodes différentes sont mêlés – qui entrave l'identification d'occupations diachroniques (MORIN 2006: 545). Dans notre cas, comme dans celui de beaucoup d'autres sites québécois, ces « zones grises » correspondent nécessairement à des niveaux définis arbitrairement par l'analyste puisque la quasi-totalité des vestiges est mise au jour dans un horizon pédologique homogène, à savoir le terreau humique (ou horizon Ah).

De tous ces facteurs, le creusement de tunnels par les animaux fouisseurs (les suisses, surtout; COSSETTE 1995) est celui qui a le plus favorisé le déplacement en profondeur des artefacts. Morin (2006: 553) estime, fort logiquement, qu'un objet « trop » gros (un tesson de 350 mm², par exemple) est moins susceptible d'être remonté vers la surface. L'impact des zooturbations, en ce qui a trait aux objets qui nous intéressent, c'est-à-dire des tessons de bord analysables qui sont, en principe, d'une superficie supérieure à 350 mm², se traduirait donc surtout par un enfouissement. Dans ce modèle, les tessons les plus anciens sont en outre davantage dispersés verticalement que les tessons plus récents. Subséquemment, il semblerait que plus l'assemblage est ancien, plus il tend à chevaucher des assemblages plus récents. Il se pourrait aussi que la distribution plus brouillée des tessons les plus anciens révèle que ceux-ci correspondent à un laps de temps plus allongé (MORIN 2006: 554-555). Compte tenu de la durée du Sylvicole moyen ancien (900 ans), cette dernière hypothèse paraît tout à fait acceptable. Avec ce modèle, Morin défend donc que la vitesse d'enfouissement et l'orientation des perturbations diffèrent au gré du temps. Il suggère, a fortiori, qu'avec l'enfouissement d'un nouvel assemblage, et à moins qu'une forte sédimentation ne l'ait précédé² (dépendant donc des facteurs « taux de sédimentation » et « durée » séparant les deux enfouissements), le chevauchement des deux croît avec le temps puisque l'assemblage le plus récent s'enfonce plus rapidement que le plus ancien (MORIN 2006: 557-558).

Il m'est pour le moment impossible de reconstituer concrètement la séquence d'événements

Tableau 1. Éclats par matériaux et étapes de débitage *

	Réduction bifaciale : Talon facetté ou dièdre			Retouche unifaciale : Talon uni, irrég., ou punitiforme < 200mm²			Réduction initiale : Talon uni, irrég., ou dièdre > 200mm²			Indéterminés	
	N	%		N	%		N	%		Fragments	%
Cornéenne	7	0,71		53	5,35		38	3,84		226	22,83
Chert	13	3,52		52	14,09		15	4,07		52	14,09
chert Onondaga	1	1,30		3	3,89		1	1,30		11	14,29
chert d'Albanel	1	1,59		7	11,11		3	4,76		12	19,05
chert Normanskill				5	17,24					7	24,14
chert Hathaway										1	6,67
jaspe Vera-Cruz				1	8,33					5	41,67
chert chauffé										1	33,33
chert/quartzite Clarendon Spring											
calcédoine											
chert divers	1	0,57		16	9,09		3	1,70		27	15,34
Total : Chert	23	3,09		84	11,28		22	2,95		116	15,57
Quartz											
quartz vitreux										18	60,00
quartz grossier/filonien										7	41,18
quartz hyalien										1	11,11
quartz laiteux										1	16,67
quartz autre										2	50,00
Total : Quartz										29	43,94
Tuf pyroclastique	1	2,08		2	4,17		2	4,17		11	22,92
Quartzite											
quartzite Chechire				2	9,09		1	4,55		8	36,36
quartzite de Ramah											
quartzite divers				1	14,29		1	14,29		3	42,86
Total : Quartzite				3	8,11		2	5,41		11	29,73
Schiste											
schiste ardoisier rouge										8	42,11
micaschiste										1	25,00
ardoise										1	50,00
Total : Schiste										10	40,00
Rhyolite											
rhyolite Mt Kineo				1	7,14					2	14,29
rhyolite et chert Mt Jasper				1	33,33		1	33,33		1	33,33
Total : Rhyolite				2	11,76		1	5,88		2	11,76
Argilite											
Argilite				1	7,69		1	7,69		3	23,08
Gres											
Gres										1	14,29
Obsidienne											
Obsidienne										4	100,00
Lithique indéterminé											
Lithique indéterminé										8	47,06
Débitage total (1 969 éclats)	24	1,22		145	7,36		66	3,35		418	21,23
Débitage total										1 316	66,84
1 969											

* L'analyse technologique de la taille repose sur une méthodologie empruntée à É. Chailifoux (1994 : 210).

taphonomiques modélisée par Morin, mais c'est une entreprise cruciale à laquelle il faudra que je m'attelle au cours de mes recherches de doctorat (il faudra tenter d'isoler ces différents épisodes d'enfouissement et leur assigner une durée). Pour l'heure, je me joins à Morin pour écrire que la séquence stratigraphique n'est pas totalement brouillée, et je reste convaincu qu'à l'exception de l'extrémité orientale de la Station 3-arrière l'intégrité pédologique du site reste suffisante pour que la verticalité des vestiges soit statistiquement porteuse de sens (voir, à ce propos, les sériations intrasites réalisées sur la Station 3-avant pour le Sylvicole moyen, par Normand Clermont et Claude Chapdelaine en 1978, et, pour le Sylvicole supérieur, par Judith Blais en 1992).

LES TÉMOINS LITHIQUES

Bien que sur la Station 3-arrière les vestiges lithiques soient environ vingt fois moins nombreux que les témoins céramiques, leur analyse peut apporter des éléments de réponse convaincants au sujet de l'organisation spatiale du site. Il faut cependant garder à l'esprit que ce corpus documentaire correspond à des occupations multiples et diachroniques. Ceci dit, étant donné la prédominance des indices céramiques du Sylvicole moyen ancien, il est tentant d'y associer la majorité de ceux en pierre.

Le débitage

Les matières premières

Au moins 11 types de matériaux (dont une catégorie indéterminée) ont été taillés sur le site. La cornéenne des Montérégiennes et le chert, dont les provenances sont variées (**tableau 1**), dominent largement l'assemblage.

La cornéenne des Montérégiennes est le matériau le plus commun sur le site ($\approx 50\%$), bien qu'il offre des qualités de taille inégales (cassure parfois subconchoïdale). Cette roche est couramment identifiée sur la Station 3-arrière sous sa forme altérée, recouverte d'une patine, souvent épaisse, de couleur gris (très) pâle à gris brunâtre pâle, et qui peut être aussi poreuse (CODÈRE 1996a: 9, 54-55). Depuis 1993, des éclats et des ébauches bifaciales en cornéenne ont été retrouvés sur le mont Royal (site de la carrière BjFj-97). Des collines Montérégiennes, seul le mont Royal a pour le moment livré des indices archéologiques d'extraction de ce matériau. Il s'agit donc d'une matière

première régionale, et l'on ne sera pas surpris de constater que c'est la roche dont, proportionnellement ($\approx 58\%$), les tailleurs ont tiré le moins souvent de petits éclats (surface $\leq 200\text{ mm}^2$). Il s'agit d'un premier indice de réduction initiale.

Les cherts arrivent en seconde position sur le plan quantitatif ($\approx 38\%$). Cette catégorie de matière première est de loin la plus variée sur ce site (couleur, texture, granulométrie, inclusions et transparence), ce qui pose de nombreux problèmes quant à la caractérisation (la tendance est forte de vouloir subdiviser à l'envi) et à la détermination du gisement d'origine. De plus, la source des cherts peut s'avérer impossible à localiser de manière précise (e.g. les cherts noirs opaques et cireux du groupe de Trenton que l'on retrouve dans Lanaudière et à Hull; CODÈRE 1996a: 10). Les éclats de cette matière s'illustrent par leur petite dimension ($\approx 86\%$ ont une surface $\leq 200\text{ mm}^2$). Ce constat est diamétralement opposé à ce qui a été écrit au sujet de la cornéenne, suggérant que ce matériau a davantage circulé sous la forme de produits finis ou semi-finis, qui auront été éventuellement retaillés.

Un fragment de nucléus épuisé en chert Onondaga fut néanmoins identifié (voir, plus loin, le tableau 3), ce qui pourrait signifier que cette matière a été économisée. Ce chert, provenant de la région de Niagara, fut très prisé au cours de la préhistoire récente, surtout au cours du Sylvicole inférieur. On ne s'étonnera pas de sa grande visibilité sur la Station 3-arrière. Celle-ci témoigne possiblement d'une persistance partielle du réseau Meadowood.

Le chert à radiolaires Normanskill provient de l'État de New York. Quelques cherts du lac Champlain (Vermont) ont aussi été isolés. Parmi eux nous retrouvons, notamment, les cherts Hathaway et Clarendon Springs.

Le jaspe est reconnaissable à sa couleur, de jaunâtre à rougeâtre en passant par le brun. D'après les analyses par activation neutronique (TREMBLAY 2003), ce jaspe, appelé « Vera-Cruz », provient de Pennsylvanie. Ces analyses ont d'ailleurs eu pour effet d'altérer l'état de ma collection puisque plusieurs éclats ont été détruits dans le processus, ce qui explique la différence, formelle seulement, entre les résultats d'Isabelle Tremblay et les miens³. Pareillement, plusieurs objets tirés de ce matériau ne me sont jamais parvenus. I. Tremblay (communication personnelle) a indiqué avoir été elle-même confrontée à un conflit entre le catalogue et sa collection de la Station 3-arrière.

En outre, quelques rares éclats chauffés (blanchis) ont été isolés. Ils ne sont malheureusement plus identifiables à un matériau spécifique. À cela s'ajoute un seul éclat de calcédoine.

Une part non négligeable de cette collection se compose de cherts divers ($\approx 9\%$). Ceux-ci proposent un éventail impressionnant de couleurs (du gris au vert principalement), de textures, et de transparence – pour ne citer que ces variables. Lors de mes analyses, j'ai identifié quelques éclats de chert de couleur rosâtre semi-translucide que j'ai classés dans les cherts divers. Il peut toutefois s'agir du chert de Flint Ridge (Ohio), dont nous savons qu'il est présent (CODÈRE 1996b: 46) sur au moins deux sites québécois du Sylvicole moyen : au lac Leamy (Outaouais) et sur le site Florent-Gosselin (Brome-Missisquoi).

Vu sa très grande disponibilité, le quartz indique presque toujours une exploitation de ressources minérales locales. Sa qualité de taille est, par contre, bien souvent médiocre (sauf dans le cas des quartz vitreux et hyalins). Son homogénéité étant toute relative, il a été classé en cinq sous-groupes (tableau 1), en fonction des impuretés qui le composent. C'est le quartz vitreux que l'on retrouve le plus régulièrement. L'abondance, en proportion, des débris de matière quartzreuse (tableau 1) correspond sans doute à des activités de réduction initiale, voire à des tests de qualité.

Le tuf pyroclastique est à la fois d'origine volcanique et sédimentaire. Celui retrouvé sur la Station 3-arrière, et qui provient de la région d'Ottawa (plus précisément à Constance Bay), est dit « à lapillis » puisque ses inclusions sont d'un diamètre compris entre 2 et 64 mm (CODÈRE 1996b: 15). D'après Michel Plourde (1986; aussi CHAPDELAINE 1990: 25), l'utilisation de ce matériau est étroitement associée aux occupations du Sylvicole moyen. Plus de 85 % des 48 éclats de ce matériau sont de petite dimension (surface inférieure ou égale à 200 mm²). D'après Nicolas Cadieux (2011), la pyroclastique aurait été utilisée pour 85 % lors de l'Archaique supérieur (4600-2950 AA), pour 13 % lors du Sylvicole inférieur et moyen (2950-950 AA) et pour 2 % dans un contexte chronologique indéterminé. Toujours selon Cadieux, cette matière première aurait pu aussi être disponible localement sous la forme de blocs erratiques localisés le long du fleuve. Les éclats de tuf pyroclastique ($\approx 85\%$) sont très majoritairement de petite dimension (≤ 200 mm²), alors que cette seconde hypothèse attendrait qu'ait été mis au jour un nombre plus important d'éclats

de grande superficie. Or, un seul débris d'assez grande superficie (entre 400 et 600 mm²) a été découvert. Inversement, nous verrons par la suite que mes résultats corroborent la première proposition émise par Cadieux. Il semble, effectivement, que le tuf pyroclastique ait été surtout taillé lors des épisodes d'occupation de la Station 3-arrière les plus reculés dans le temps.

Des rares éclats de quartzite retrouvés sur le site, le Cheshire, provenant du Vermont, près du lac Champlain à la source de la rivière Richelieu, est le plus fréquent. Le quartzite de Ramah provient de la côte nord-est du Labrador. C'est donc un matériau très exotique. Il est pourtant très recherché durant la préhistoire pour ses qualités mécaniques et esthétiques. Aussi apparaît-il régulièrement sur des sites très éloignés du gisement, comme c'est le cas ici, certes dans des quantités négligeables (huit éclats; tableau 1). Certains quartzites non identifiés peuvent avoir une origine « locale » et appartenir au Groupe de Postdam qui parcourt le Québec, l'État de New York et l'Ontario (CODÈRE 1996b: 52-53).

Les matériaux schisteux sont rares sur la Station 3-arrière, bien que le schiste ardoisier rouge et l'ardoise puissent être disponibles localement.

Les rhyolites sont des roches volcaniques riches en silice. Plus la teneur en silice est importante, moins la rhyolite sera couverte d'une patine ou croûte blanchâtre d'altération (CODÈRE 1996b: 12-13). Cette différence est manifeste entre la rhyolite du mont Jasper au New Hampshire, moins riche en silice, et celle du mont Kineo, au Maine.

L'argilite est encore plus rare. Il s'agit d'une roche argileuse résistante et faiblement recristallisée. Elle peut avoir une cassure conchoïdale, et elle peut être confondue avec le chert. Idéalement, l'identification de ce matériau sur un site devrait être confirmée par des données géologiques concernant les ressources locales ainsi que par une analyse sur lame mince (CODÈRE 1996b: 18). C'est pourquoi je ne peux garantir que ce qui est appelé « argilite » dans cette étude en est bel et bien.

La découverte de quatre éclats d'obsidienne sur la Station 3-arrière s'avère problématique. Il pourrait s'agir d'une découverte accidentelle (des éclats provenant d'expérimentations archéologiques) et non de témoins archéologiques (Norman Clermont, communication personnelle, août 2011). Toutefois, le fait que ces déchets de taille aient été mis au jour dans quatre puits différents, et nettement sous la surface (trois dans le niveau 15-20, dans les puits 3B-18, 3D-22 et

3M-25, et un dans le niveau 10-15, dans le puits 3N-27), prête à penser qu'ils sont de facture préhistorique. Ils ont été exhumés dans le cœur du site, à proximité des foyers (fig. 2), dans des puits espacés de quelques mètres. Vu son extrême rareté dans le Nord-Est américain, l'obsidienne était, sans l'ombre d'un doute, très chère aux yeux du propriétaire de l'objet dont ces quatre éclats ont été tirés. Aucun talon n'a été repéré sur aucun de ces éclats (tableau 1). Comme il s'agit de fragments, ces éclats pourraient être le fruit du réaménagement d'un objet plutôt que de sa confection. À ma connaissance, le seul autre site québécois ayant livré de l'obsidienne (un fragment d'éclat) est celui de Réal (DdGt-9) au lac Abitibi (INKSETTER 2000: 20), dominé par un assemblage de la culture *Black-Duck* du Sylvicole supérieur et sur lequel un tessou du complexe *Princess Point* des Grands Lacs ontariens a été mis au jour. Une analyse de provenance par fluorescence X, réalisée par un laboratoire de l'Oregon, situe sa source au gisement de Bear Gulch, en Idaho, non loin du parc Yellowstone. Deux datations, par hydratation de l'obsidienne, obtenues auprès d'un laboratoire californien, font remonter le détachement de l'éclat aux environs des XVI^e et XVII^e siècles, et la fabrication de l'objet originel dont il a été tiré au tout début de notre ère, soit au cours du Sylvicole moyen ancien (Marc Côté, communication personnelle, mai 2010; ARCHÉO-08 [s.d.]). Il est probable que cet objet ait été fabriqué ailleurs que dans le Nord-Est américain. Le fait qu'il ait été retravaillé quelque 1 500 années plus tard indique combien ce matériau dut paraître précieux aux yeux de celui qui l'a soit retrouvé soit qui en avait hérité.

Aires de débitage

Pour tenter de cerner l'organisation spatiale du site, j'ai souhaité mettre à profit l'importante variabilité des témoins lithiques du point de vue des matières premières et tester statistiquement diverses corrélations possibles, l'objectif étant de mettre en évidence des aires de débitage. Ces corrélations reposent sur les trois variables que sont : la délimitation de concentrations de déchets de taille (fig. 5), les niveaux arbitraires (0-15, 15-20, et 20-A), dont j'assume qu'ils sont révélateurs de l'âge des vestiges, et, comme évoqués plus haut, les matériaux. Pour cette dernière variable, afin de ne pas nuire à la résolution des tests statistiques, je n'ai retenu que les six matières premières les plus représentées en termes de déchets

de taille, à savoir, par ordre décroissant, la cornéenne, les cherts divers, les cherts Onondaga, Albanel et Normanskill, et le tuf pyroclastique.

La méthode employée pour faire jaillir les concentrations des déchets de taille consistait à relier les puits les plus riches et les moyennement riches qui sont contigus ou séparés par un espace non fouillé. Au total, six aires, auxquelles il faut ajouter le « reste du site », ont ainsi pu être identifiées, la plus grande comprenant 11 puits fouillés (NW) et seulement un pour la plus petite (E). De ces six cœurs, seul le NNW est indiscutable. Les autres sont plus diffus, en particulier au centre du site, là où sont localisés les foyers.

J'ai ensuite souhaité articuler les concentrations de déchets de taille avec les niveaux arbitraires pour essayer de les sérier. Comme ces deux variables sont de nature qualitative, l'emploi du χ^2 de Pearson (tableau 2) était tout indiqué. Pour réaliser ce test, j'ai dû cependant écarter les éclats qui n'avaient pas été localisés verticalement. Il y en avait un peu dans le cœur S et dans le reste du site, mais beaucoup dans le cœur CE. Je n'avais donc d'autre choix que de l'exclure du test.

La signification asymptotique très inférieure à 0,001 démontre une dépendance, ou corrélation, nette entre les aires horizontales et la distribution verticale. Sur le plan archéologique, les dépendances positives doivent retenir notre attention. Deux contingences, parce qu'elles contribuent le plus au χ^2 global, sont très significatives statistiquement : le cœur NNW (très forte dépendance au niveau 20 cm-Argile) et le cœur E (forte dépendance au niveau 15-20 cm). Ces deux cœurs sont donc plus anciens que les autres aires. En forçant un peu le trait, une reconstitution de la séquence des occupations est envisageable. En allant de la plus ancienne à la plus récente succèdent aux cœurs NNW et E, le cœur NW (faible dépendance au niveau 15-20 cm), le reste du site (très faible dépendance au niveau 0-15 cm), le cœur S (faible dépendance au niveau 0-15 cm), et le cœur CW (*idem*), voire le cœur CE (*idem*), mais on ne peut l'affirmer (tableau 2). Cette séquence, basée sur l'observation des déchets de taille, révèle au moins deux périodes d'occupation (schéma distributionnel bimodal) qui, globalement, fonctionnent ainsi : le nord du site fut occupé à une période plus reculée, et à mesure que nous progressons vers le sud, les occupations sont plus récentes. Ce schéma s'insère bien dans celui observé à plus grande échelle sur tout le flanc ouest de Pointe-du-Buisson, puisque les occupations pré-

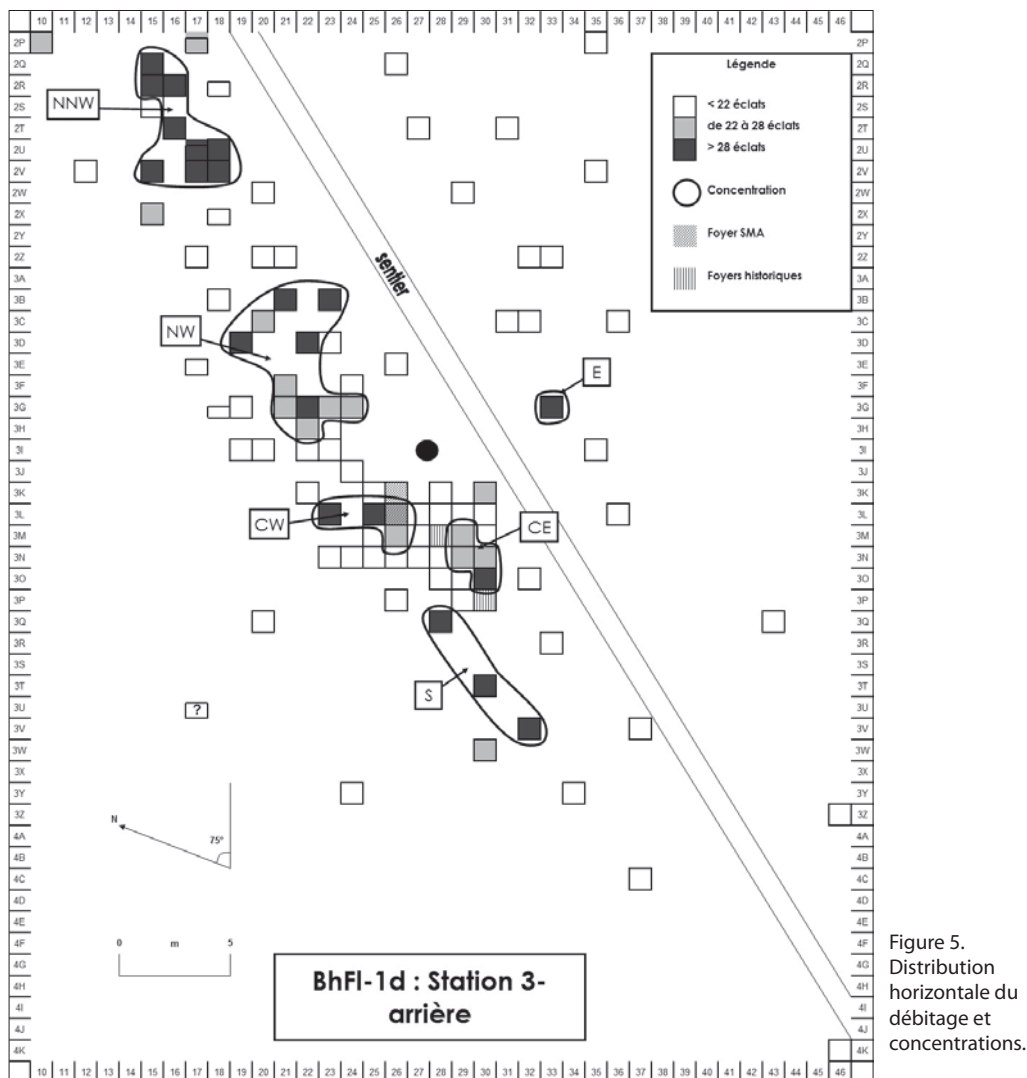


Figure 5.
Distribution
horizontale du
débitage et
concentrations.

historiques les plus anciennes (Archaïque post-laurentien) sont surtout visibles dans la portion septentrionale, alors que les plus récentes (Sylvicole supérieur) sont situées dans la partie méridionale.

Le dernier test consiste à évaluer la corrélation existant entre ces concentrations, désormais sériées, et les matières premières lithiques. Avec une signification asymptotique très inférieure à 0,001, le coefficient de corrélation positif de 0.782 (Rho de Spearman; cf. **fig. 6**), donc proche de 1, corrobore l'hypothèse somme toute logique selon laquelle plus les éclats d'un matériau donné sont nombreux, moins ils sont associés à une con-

centration spécifique. Un examen attentif de la figure 6 nous révèle que, hormis pour le tuf pyroclastique, les lignes d'interpolation s'achèvent toujours avec le « reste du site ». Autrement dit, pour presque tous les matériaux, les éclats sont, quant à leur fréquence relative, d'abord localisés hors des six cœurs. La présence du chert Albanel dans le cœur E est cependant presque aussi importante que sur l'aire « reste du site ». Aussi dois-je conclure que, de ces multiples concentrations, deux seulement peuvent être considérées comme de véritables aires de débitage (correspondant à un épisode de taille) : le tuf pyroclastique dans le cœur NNW (≈ 65 %) et le chert Albanel dans le

Tableau 2. χ^2 de Pearson entre « aires de débitage » et « niveaux arbitraires »

	O	A	O-A	(O-A) ² /A
NNW/0-15	70	123	-53	22,84
NNW/15-20	130	146	-16	1,75
NNW/20-A	214	124	90	65,32
NW/0-15	104	100	4	0,16
NW/15-20	137	119	18	2,72
NW/20-A	97	101	-4	0,16
E/0-15	2	20	-18	16,2
E/15-20	45	24	21	18,38
E/20-A	22	21	1	0,05
CW/0-15	54	36	18	9
CW/15-20	47	43	4	0,37
CW/20-A	20	36	-16	7,11
S/0-15	75	58	17	4,98
S/15-20	52	69	-17	4,19
S/20-A	34	58	-24	9,93
Reste du site/0-15	244	212	32	4,83
Reste du site/15-20	244	253	-9	0,32
Reste du site/20-A	166	214	-48	10,76
Total	1757	1757	0	179,07

seuil alpha très < 0,001

dl = 10

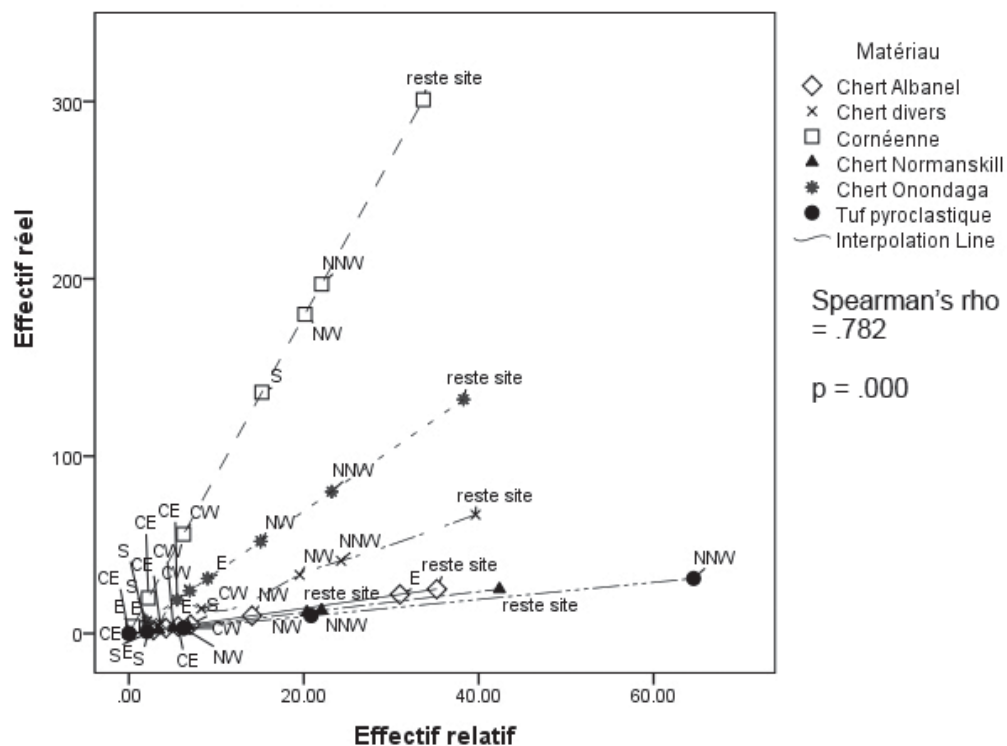
Contribution moyenne au χ^2 est de $179,07 \times ((100/18)/100) = 9,95$.En gris, les paires qui contribuent significativement et positivement au χ^2 global.

Figure 6. Nuage de points illustrant la corrélation entre « matériaux » et « aires de débitage ».

cœur E ($\approx 31\%$). Il ressort que le tuf pyroclastique est doublement corrélé, horizontalement (NNW) et verticalement (niveau 20-A). Cette observation s'accorde parfaitement avec la thèse défendue par N. Cadieux (2011), qui avance que ce matériau fut surtout taillé lors de l'Archaïque supérieur et au début du Sylvicole (inférieur et moyen ancien).

Ces différents tests ont aussi mis en lumière que certains matériaux sont assez nettement circonscrits, qu'ils pourraient être autant d'indices que plusieurs tailleurs sont venus s'adonner à leur activité sur la Station 3-arrière à des époques et sur des zones différentes, et que le type de matière première taillée a pu changer au gré du temps.

Il nous faut aussi retenir que la diversité impressionnante de matériaux trouvés sur ce site s'accorde bien avec ce que l'on sait du Sylvicole moyen ancien, la composante chronoculturelle la plus représentative du site. Ces informations assurent qu'à cette sous-période correspond(ent) un (ou des) réseau(x) d'échange très étendu(s) et dynamique(s), attesté(s) un peu partout ailleurs au Québec : dans la région du Bas-Saint-Laurent (BOSSÉ 1992), en Estrie (JOYAL 1999), sur la Côte-Nord (PLOURDE 2003 : 113), dans la MRC de Brome-Missisquoi (pour la localisation des sources de matières premières, voir la carte dans CHAPDELAIN 1996 : 120) et dans le Haut-Saint-Laurent (CHAPDELAIN 1990 : 30). Néanmoins, dans chacune de ces régions, les matériaux disponibles à l'échelle locale ou régionale, et a fortiori directement, sont aussi les plus exploités. C'est bien le cas sur Pointe-du-Buisson, avec une prépondérance de la cornéenne des Montérégiennes (GATES ST-PIERRE 2010b ; GATES ST-PIERRE & BURKE 2009). Enfin, ces dernières correspondent davantage à des activités de réduction initiale que ne le font les matières exogènes, que leurs propriétaires ont certainement souhaité économiser et dont ils disposaient surtout sous une forme déjà taillée.

Outillage et autres objets individualisés

Les débouchés de l'industrie lithique du Sylvicole moyen ancien sont, encore aujourd'hui, mal diagnostiqués. Cette incapacité que nous avons à identifier de manière claire les outils confectionnés au cours de cette sous-période s'explique en partie par le fait que les sites du Sylvicole moyen ancien sont très souvent diachroniques, et peu et mal stratifiés (GATES ST-PIERRE 2010a : 21). Pire encore, même dans le cas d'un site uniquement

occupé durant cette sous-période, tel que CgEq-14 au cap Tourmente (BOSSÉ 1992), le site de Vieux-Pont (BiEx-1) en Estrie (DUMONT 2010), ou encore les sites BiFw-6 et BiFw-16 du delta de la rivière Gatineau (LALIBERTÉ 1998, 1999 : 78) – qui sont pourtant nettement stratifiés – il n'a pas été possible d'identifier un outillage spécifique à cette composante. Sommes-nous condamnés à la même conclusion avec la Station 3-arrière de la pointe du Buisson ?

J'ai analysé la majorité des catégories d'outils lithiques (**tableau 3**) mis au jour sur ce site, mais je n'évoquerai que les trois classes d'objets qui ont livré du matériel discriminant : les grattoirs, les pointes de projectile, et la pipe à plate-forme.

Six grattoirs ont été exhumés. Tous sont confectionnés en chert. Un seul d'entre eux a pu être clairement diagnostiqué. Le grattoir bifacial triangulaire Meadowood en chert Onondaga (fig. 3, doc. 5a) est situé dans le puits 2U-14, c'est-à-dire dans la partie la plus septentrionale du site et, comme je l'ai démontré précédemment, la plus ancienne. Ce constat est somme toute logique puisque cet objet est caractéristique des occupations du Sylvicole inférieur.

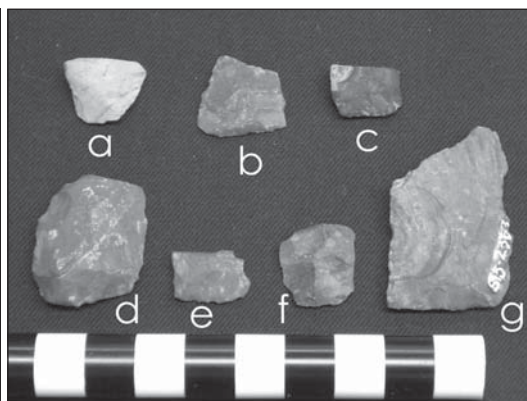
Neuf pointes ont été identifiées sur la Station 3-arrière (fig. 3, doc. 1-4). Presque toutes (sept) sont confectionnées en chert. Elles sont toutes retouchées bifacialement. Seulement trois d'entre elles sont complètes, dont deux qui sont peut-être des préformes de pointes à pédoncule, datant possiblement de la fin de l'Archaïque, voire des pointes Lamoka de l'Archaïque terminal (fig. 3, doc. 3 et 4). L'une est localisée en 2U-18, soit au nord du site, et l'autre en 3G-19, soit dans la partie centrale. En fait, ce sont deux autres pointes qui ont particulièrement retenu mon attention. Je pense qu'une d'entre elles est du type Rossville (fig. 3, doc. 1f), mais je ne peux l'affirmer avec certitude, car sa base paraît fracturée. Je pense toutefois qu'elle devait être contractée. Sa forme est plus losangique que pentagonale, si bien que je rejette la possibilité qu'il s'agisse d'une pointe Jack's Reef pentagonale. Son épaisseur relativement importante, en comparaison avec sa dimension, constitue un autre argument en faveur de cette hypothèse. Les pointes Rossville sont souvent associées dans le sud de la Nouvelle-Angleterre aux pointes Lagoon et correspondent à des occupations de la fin du Sylvicole inférieur et du début du Sylvicole moyen ancien (RITCHIE 1969 : 220, 230 ; SNOW 1980 : 276-277, 288). La seconde moitié du Sylvicole moyen ancien (200 à 600 de notre ère) peut,

Tableau 3. Objets lithiques individualisés selon les matériaux

	Eclats utilisés	Pointes	Grattoirs et racloirs	Pièces esquillées	Forêts et percuis	Préformes et ébauches	Meules et pilons	Polissoirs	Haches	Percuteurs	Chopper	Polis indéterminés	Noyeux et fragments	Pipes à plate-forme	Tailles indéterminés	Echantillons	Total
Cornéenne	8	1	1	2	9					2		5	6				34
Chert	chert Onondaga	7	4	7	3	1						1		7			30
	chert d'Albanel	1															1
	chert Normanskill	2		1	1												4
	chert Hathaway			2													2
	jaspe Vera-Cruz		1										2				3
	chert/quartzite Clarendon Spring		2														2
	calcédoine													1			1
	chert divers	1	1	2	1	1				1		1	1	16			24
Quartz									2				1			3	
Tuf pyroclastique					1											1	
Quartzite	quartzite de Ramah													1			1
	quartzite divers	1				1								2			4
Schiste	schiste ardoisier rouge										1						1
	ardoise													2			2
Grès																	15
Stéatite																	3
Granite et micro-granite														1 (4 fr.)			2
Pyrite															2		2
Lithique indéterminé																	7
TOTAL	20	9	12	6	3	12	3	1	2	6	1	14	7	1	43	2	142



7. a: foret; b: perçoir.



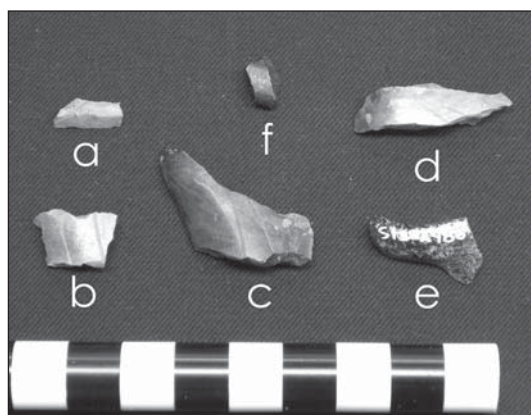
8. a à g: pièces esquillées.



9. Meule à main sur meule dormante.



10. Polissoir rainuré.



11. a, b, c, d: fragments de pipe à plate-forme en stéatite ou en argile réfractaire; e: fragment d'objet poli en stéatite ou en argile réfractaire; f: fragment d'objet poli en stéatite ou en argile réfractaire de la Station 3-avant.

Figure 7. Objets lithiques individualisés (suite de la fig.3).

à en croire J.B. Petersen (1983: 399), être aussi caractérisée par la présence de pointes lancéolées, or ce sont des pointes de ce type que nous avons en majorité. La pointe Rossville est localisée dans l'aire centrale du site, dans le puits 3N-28. La seconde pointe très caractéristique est la pointe Jack's Reef à encoches en coin (fig. 3, doc. 2), réaménagée à son extrémité distale. Cette pointe est très fréquente dans les composantes du Sylvicole moyen. Elle est localisée dans la section nord du site (puits 2V-15), mais à une profondeur moindre (15-20 cm) que la pointe Rossville. Cette dernière information est-elle suffisante pour assurer l'antériorité de la pointe Rossville? C'est en tout cas la piste que je privilégie.

Enfin, la collection lithique du site inclut au moins une pipe à plate-forme en stéatite, ou peut-être en argile réfractaire (fig. 7, doc. 11: a, b, c et d), représentée par quatre fragments. Ces derniers portent tous des incisions, mais j'ignore si ces marques sont accidentelles ou réellement décoratives. Trois fragments sont localisés au centre du site, en périphérie du foyer préhistorique (puits 3L-26 et 3L-26). La pipe à laquelle ils correspondent y est peut-être associée, ce qui la ferait remonter à 260 de notre ère (*terminus ante quem*), à une date où la sphère d'interactions Hopewell est toujours effective. Si tel était le cas, elle serait la seule pipe véritablement hopewellienne connue sur BhFl-1, et non pas une simple imitation (CHAPDELAINE 1982). Il ne s'agit cependant que d'une supputation. S'il fallait s'en tenir à la thèse actuelle, nous aurions davantage affaire à un réseau post-hopewellien, dont Pointe-du-Buisson serait un terminus (CHAPDELAINE 1982: 213), et qui pourrait impliquer la circulation d'« émissaires » (CHAPDELAINE 1982: 207; KOSTIW 1995: 41). La plupart des pipes à plate-forme retrouvées sur ce complexe de sites ont été mises au jour dans des dépotoirs datant du Sylvicole moyen tardif. Elles pourraient être des imitations, produites dans des matériaux non locaux, de pipes hopewelliennes. L'origine de la stéatite (à moins qu'il ne s'agisse d'argile réfractaire) utilisée dans la confection de la pipe à plate-forme de la Station 3-arrière n'a pas été clairement localisée, mais il se peut qu'il faille regarder du côté des sources du Québec méridional et de la Nouvelle-Angleterre (HARNOIS 1995: 69).

Sommaire des témoins lithiques

À côté des indices issus des vestiges osseux (pratiques halieutiques, confection de vêtements) et céramiques (confection de poterie, cuisine), le registre lithique nous renseigne sur tout un éventail d'autres activités qui ont été accomplies par les occupants préhistoriques qui se sont succédé sur la Station 3-arrière. Des activités de taille ont donc eu lieu (éclats, préformes, outils taillés, percuteurs). On y a probablement poli des outils (polissoir rainuré). On a aussi chassé dans les environs (pointes), travaillé l'os, le bois (pièces esquillées), les viandes et les peaux (grattoirs et racloirs). On y a aussi concassé (meule à main, meule dormante et pilon). Du bois a pu y être évidé, voire abattu (haches). En somme, une grande partie des activités du quotidien est représentée sur la Station 3-arrière par un large pan de la culture matérielle des populations de la préhistoire récente.

Pour ce qui est de l'organisation spatiale du site, les tests statistiques réalisés sur déchets de taille se sont avérés précieux, sinon éloquent. À travers eux, il a été possible de mettre en évidence un mode au moins bimodal (en deux temps, comme l'avait suggéré Norman Clermont) des occupations diachroniques de ce site. Au gré du temps, les visiteurs amérindiens se sont installés davantage vers l'intérieur de la pointe (pour ce qui est de sa façade ouest, du moins).

LE TÉMOIGNAGE DE LA POTERIE

Dans le cadre de mon mémoire de maîtrise (MÉHAULT 2010), des vestiges de terre cuite, je n'ai analysé que les tessons de bord. La collection en comportait au départ 729 spécimens. Seulement 566 d'entre eux ont pu être analysés. Ils ont été remontés en 453 unités d'analyse, ce qui correspond à un taux de regroupement d'environ 20 %. Dans l'ensemble, ce corpus est composé de petits fragments de poterie, dont environ 35 % ont une superficie inférieure ou égale à 400 mm² (tableau 4). Cette fragmentation importante empêche l'analyste de rendre fidèlement compte de toute la variabilité stylistique qui les caractérisait à l'origine (CLERMONT & CHAPDELAINE 1978: 94; 1990: 62). Enfin, on peut aussi constater que la très grande majorité des équivalents de vase (≈ 82 %) ne repose que sur un tesson.

Tableau 4. Les tessons de bord décorés par appartenance chrono-culturelle, classes de superficie et unités d'analyse

	Taxon chrono-culturel							
	Total		Sinitial *		SMT		SS	
	Effectif	% colonne	Effectif	% colonne	Effectif	% colonne	Effectif	% colonne
Classes de superficie (mm²)								
< 350	117	20,7	108	21,1	5	18,5	4	14,3
351-400	82	14,5	75	14,7	5	18,5	2	7,1
401-600	144	25,4	133	26,0	10	37,0	1	3,6
601-900	91	16,1	83	16,2	2	7,4	6	21,4
901-1200	57	10,1	48	9,4	2	7,4	7	25,0
1201-1500	32	5,7	28	5,5	0	0,0	4	14,3
1501-1800	19	3,4	15	2,9	3	11,1	1	3,6
1801-2100	6	1,1	5	1,0	0	0,0	1	3,6
2101-2500	10	1,8	9	1,8	0	0,0	1	3,6
2501-3000	4	0,7	3	0,6	0	0,0	1	3,6
3001-3600	2	0,4	2	0,4	0	0,0	0	0,0
> 3600	2	0,4	2	0,4	0	0,0	0	0,0
Total	566	100,0	511	100,0	27	100,0	28	100,0
Rapport								
N tessons / vase								
1	270	81,7	340	82,3	16	76,2	14	73,7
2	61	13,5	54	13,1	4	19,0	3	15,8
3	17	3,8	15	3,6	1	4,8	1	5,3
4	3	0,7	3	0,7	0	0,0	0	0,0
5	1	0,2	0	0,0	0	0,0	1	5,3
6	1	0,2	1	0,2	0	0,0	0	0,0
Total	453	100,1	413	99,9	21	100,0	19	100,1
N min. de vases								
(% ligne)	453	100,0	413	91,2	21	4,6	19	4,2

* Sinitial : possibles vases du Sylvicole inférieur porteurs d'empreintes ondulantes, plus vases du SMA.

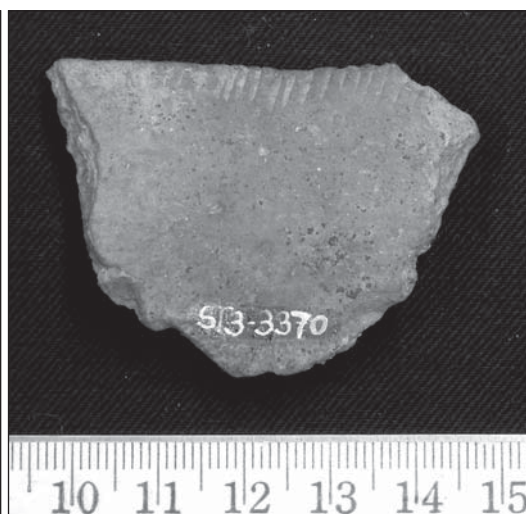
L'écrasante majorité des équivalents de vase de la Station 3-arrière, soit 413 vases, remontent au plus tard au Sylvicole moyen ancien ($\approx 91,2\%$). Il est possible que des vases du Sylvicole inférieur (Vnette 1) porteurs d'empreintes ondulantes soient mêlés avec les vases de cette sous-période, d'où leur regroupement dans le tableau 4 sous le label de « Sinitial » (« Sylvicole initial »). Cependant, comme cette proposition ne peut pas être démontrée dans l'immédiat, les vases du « Sylvicole initial » seront simplement désignés comme appartenant au Sylvicole moyen ancien (fig. 8). Comparativement, le Sylvicole moyen tardif, dont

les indices dominant pourtant sur l'ensemble du complexe de Pointe-du-Buisson, n'est représenté que par 21 pots, alors que le Sylvicole supérieur ne l'est que par 19.

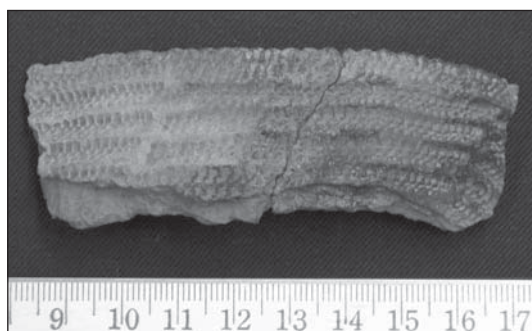
La distribution verticale des unités d'analyse des trois sous-périodes identifiées dévoile des tendances intéressantes (fig. 9). Certes, les deux assemblages les plus récents sont composés de peu d'individus, mais il ressort de manière frappante que la distribution verticale s'accorde totalement avec le tri fait à l'analyse. En effet, les vases du Sylvicole moyen ancien, bien qu'ils soient surtout présents (effectifs réels) dans le niveau inter-



12a. Paroi externe d'un archétype (centre) de la classe « sigillée ».



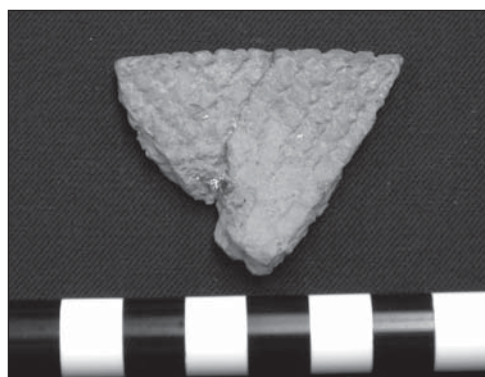
12b. Paroi interne d'un archétype (centre) de la classe « sigillée ».



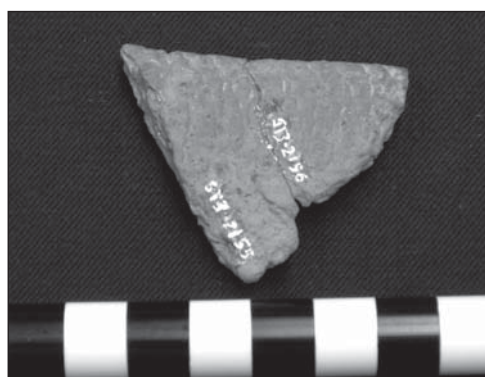
13a. Paroi externe d'un archétype (centre) de la classe « repoussée ».



13b. Paroi interne d'un archétype (centre) de la classe « repoussée ».



14a. Paroi externe d'un archétype (centre) de la classe « basculant ».



14b. Paroi externe d'un archétype (centre) de la classe « basculant ».

Figure 8. Les trois types de poteries du Sylvicole moyen ancien d'après la technique d'application visible sur le 1^{er} registre de chaque paroi et de la lèvre.

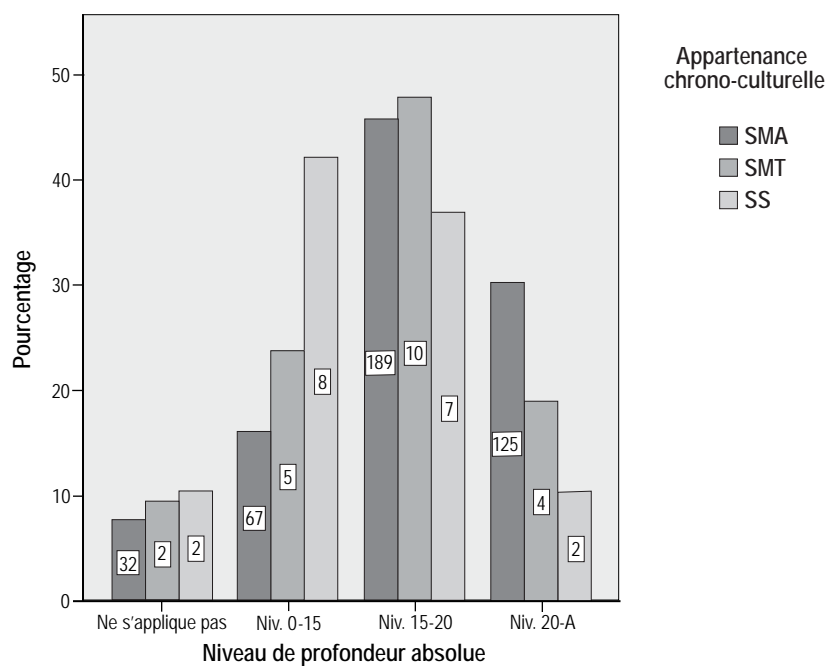


Figure 9. Distribution verticale des équivalents de vases selon l'appartenance chrono-culturelle.

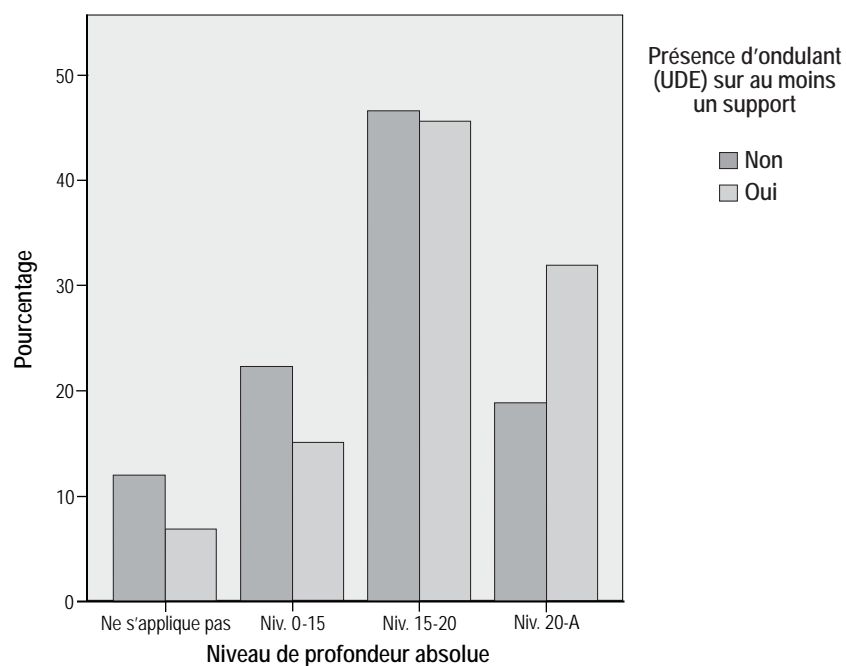


Figure 10. Présence d'empreintes ondulantes selon les niveaux arbitraires.

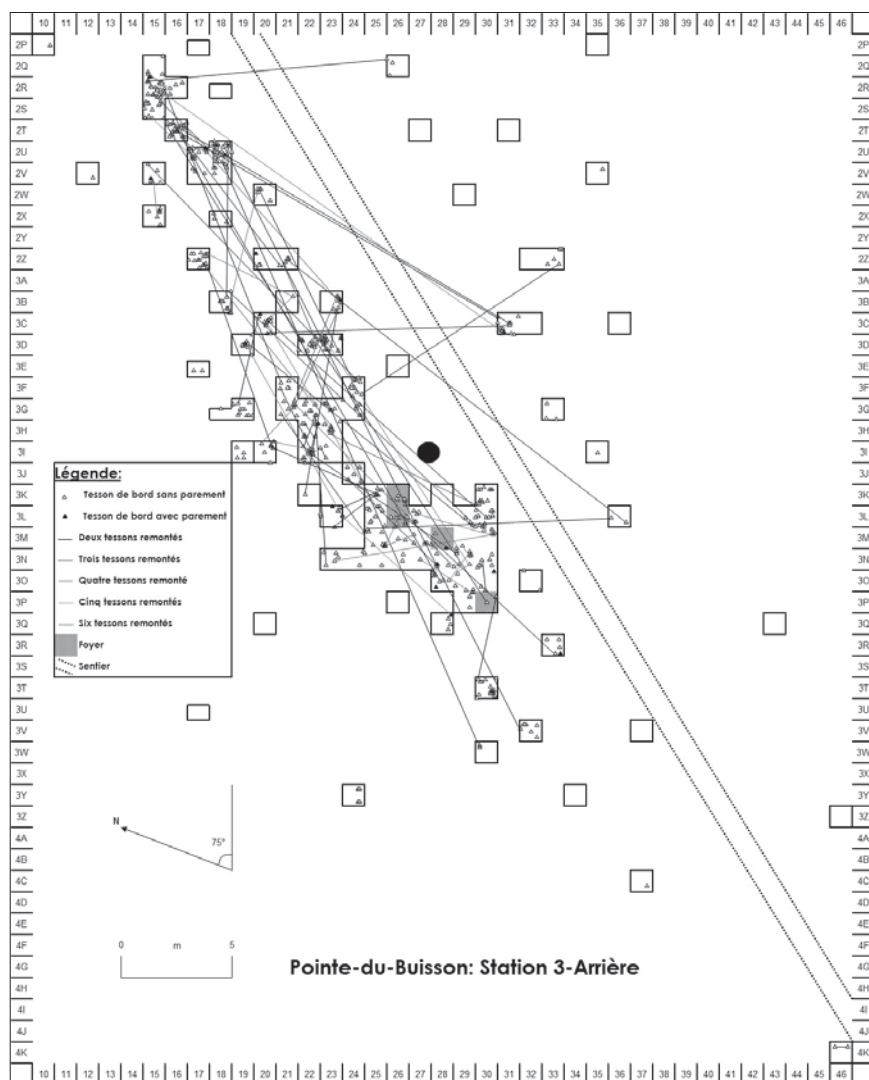


Figure 11.
Remontages des
tessons de bords
décorés.

médiaire (15-20 cm), dominant en proportion (effectifs relatifs) dans la couche la plus profonde. Ceux du Sylvicole moyen tardif le font dans le niveau intermédiaire, alors que ceux du Sylvicole supérieur le font nettement dans la couche la plus superficielle. La **figure 10**, renforce encore ce constat puisque les tessons de bord porteurs d'empreintes ondulantes se font plus rares à mesure que nous approchons de la surface. Ils sont donc un bon marqueur d'ancienneté. Ces résultats font écho au modèle taphonomique soutenu par Eugène Morin, que j'ai présenté plus tôt, qui entretenait l'idée que la séquence chronoculturelle

demeurait lisible dans le sol en dépit des nombreuses pédoturbations. Cette lisibilité demeure néanmoins partielle car elle permet seulement d'identifier des tendances très générales.

Un autre phénomène saute aux yeux à la vue du plan de la **figure 12**. Plus l'assemblage est ancien plus il semble dispersé horizontalement. On pourrait penser que ce constat va de soi puisque les vestiges de cette sous-période dominent de beaucoup l'assemblage céramique de la station. Étant donnée cette forte représentativité, on pourrait effectivement croire que les occupations du Sylvicole moyen ancien se sont a priori dé-

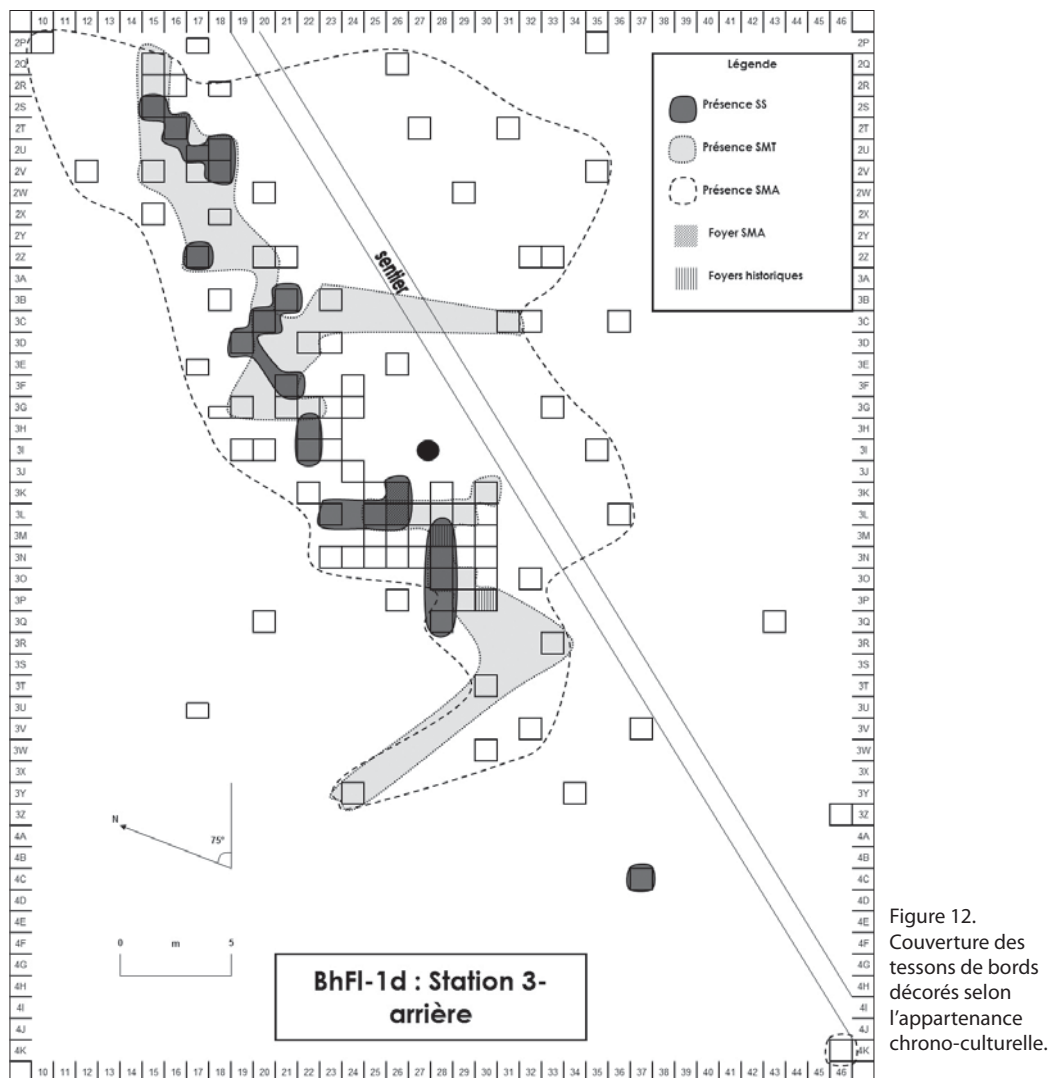


Figure 12.
Couverture des
tessons de bords
décorés selon
l'appartenance
chrono-culturelle.

roulées sur une plus grande superficie. Inversement, on pourrait avancer que cet étalement est davantage causé par de plus abondantes pédoturbations, en arguant que le temps a permis à un plus grand nombre de phénomènes taphonomiques de disperser les vestiges horizontalement. Malheureusement, il semble impossible de circonscrire ces diverses composantes en une aire spécifique, puisque les couvertures respectives de ces assemblages se superposent. Sur le plan horizontal, le témoignage de la poterie ne nous est donc pas très utile. Les remontages (fig. 10) illustrent eux aussi que la distribution horizontale

est très brouillée. Ils soulignent néanmoins que l'orientation des dispersions épouse surtout l'axe nord-sud, autrement dit que ces déplacements se sont effectués principalement le long du rebord du plateau et moins vers l'intérieur de la plaine anthropique.

À l'inverse, lorsque nous portons notre attention sur le plan de la **figure 13**, il ressort que, dans la couche la plus profonde, la concentration la plus importante de vestiges céramiques est localisée au NNW. En outre, il semble que dans les niveaux plus superficiels, les puits riches sont diffusément situés vers le centre puis le sud de la station. Le

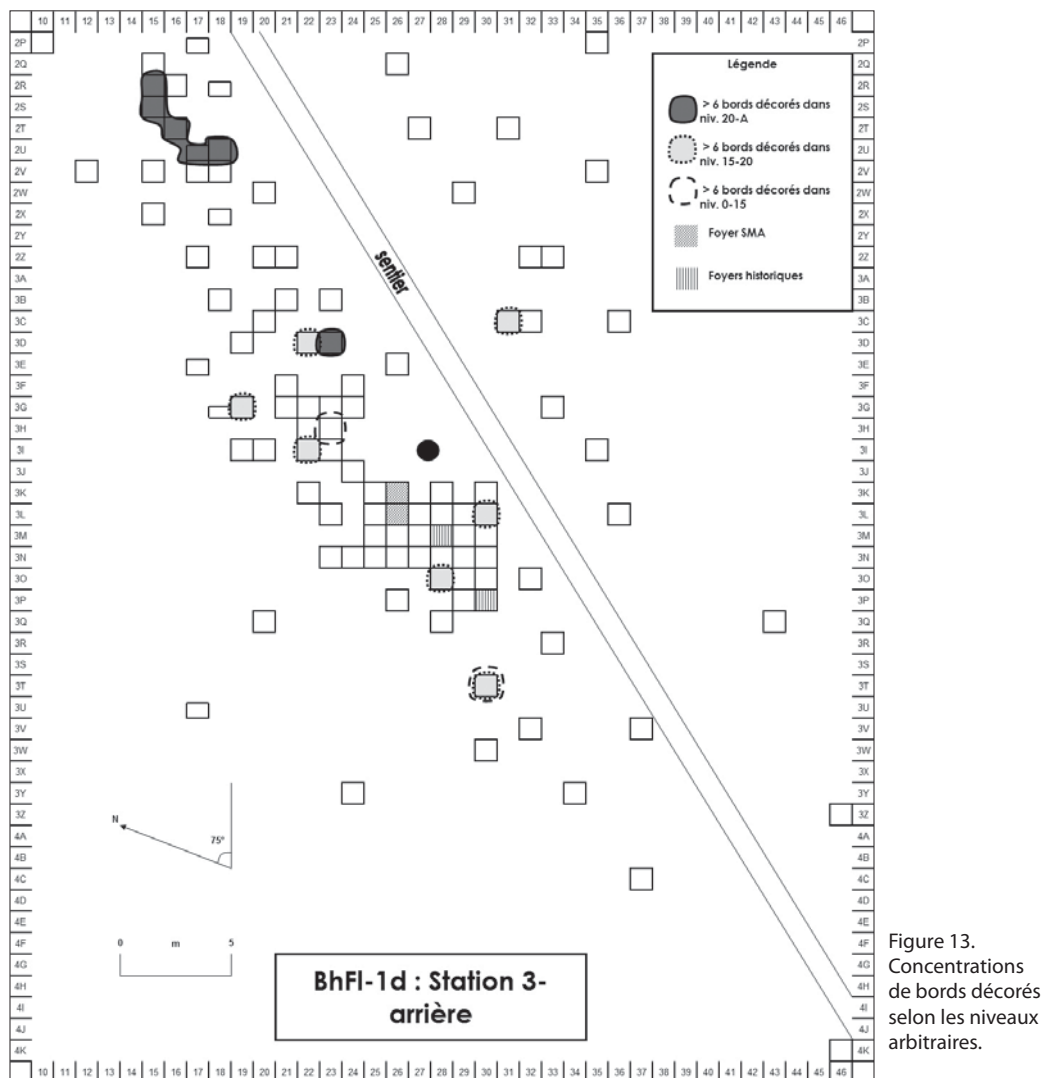


Figure 13.
Concentrations
de bords décorés
selon les niveaux
arbitraires.

même portrait se dessine à partir du plan de la **figure 11** (les remontages), alors que les tessons sont localisés très précisément. Il est évident qu'ils se chevauchent nettement plus dans le NNW que dans l'aire centrale. La richesse de cette portion du site est stupéfiante. Un des puits y correspondant (2R-15) est le plus riche en tessons de poterie de tout le complexe de Pointe-du-Buisson. Il a livré en tout et pour tout pas moins de 1 806 témoins céramiques !

Ce déroulement concorde parfaitement avec celui qui avait été déduit à partir des déchets de taille et, dans une moindre mesure, au spectre des objets individualisés. La céramique et le lithique s'accordent donc sur ce point : les occupations situées dans la section nord du site sont plus anciennes que celles situées au centre et au sud, ces deux dernières étant en outre très diffuses.

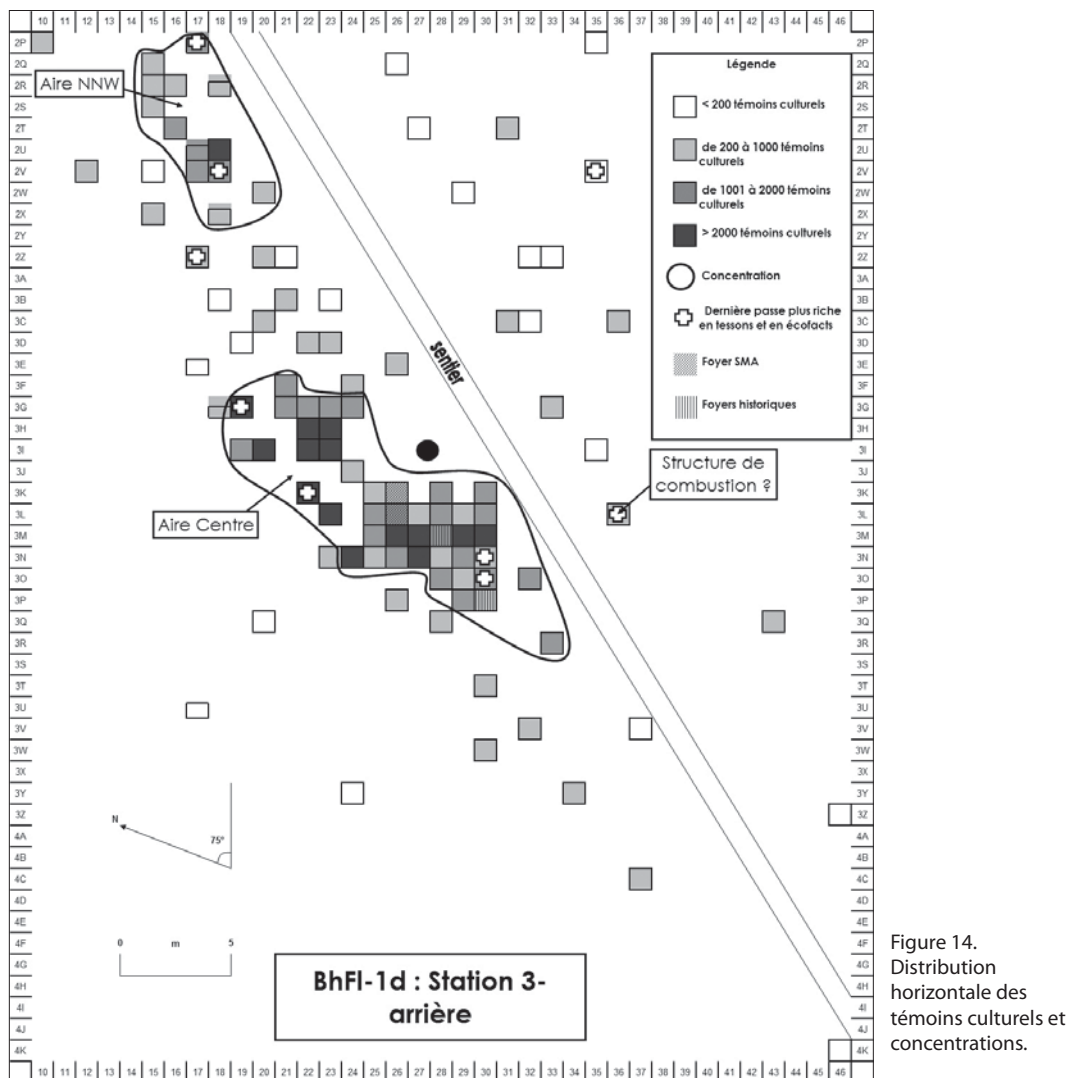


Figure 14.
Distribution
horizontale des
témoins culturels et
concentrations.

EN QUÊTE DU «VIDE»

L'emploi du mot «vide» se fait ici entre guillemets, car il est relatif. Le vide absolu est presque inexistant sur les sites du complexe de la pointe du Buisson. En effet, les puits de fouille ont presque toujours livré du mobilier archéologique. Lorsque nous sommes confrontés à un site comme la Station 3-arrière, l'épineux problème de sa nature nous préoccupe inévitablement. S'agit-il plutôt d'un site d'habitat ou d'une zone de rejet ?

Pour répondre à cette question, je me suis inspiré de la méthode des isolignes, employée par Norman Clermont et Claude Chapdelaine en vue d'« autopsier » le Plateau des Portageurs (1990 : 65

et sq.). L'objectif premier de cet exercice consiste à faire jaillir des aires de vide relatif qui peuvent désigner des zones d'habitat. Le souci reste que le Plateau des Portageurs et la Station 3-arrière sont des sites à occupations multiples très fréquentes. Si «vide» il existe, alors celui-ci aurait été valable pour chacune de ces visites, ce qui est assez improbable. J'ai néanmoins mené l'enquête.

En me basant sur les résultats précédents qui avaient mis en évidence au moins deux grands épisodes d'occupation distincts sur la Station 3-arrière, et tout en tenant compte du nombre total de témoins archéologiques, j'ai isolé deux concentrations d'artefacts (fig. 14), auxquelles s'ajoute une zone «reste du site». Les aires NNW, Centre,

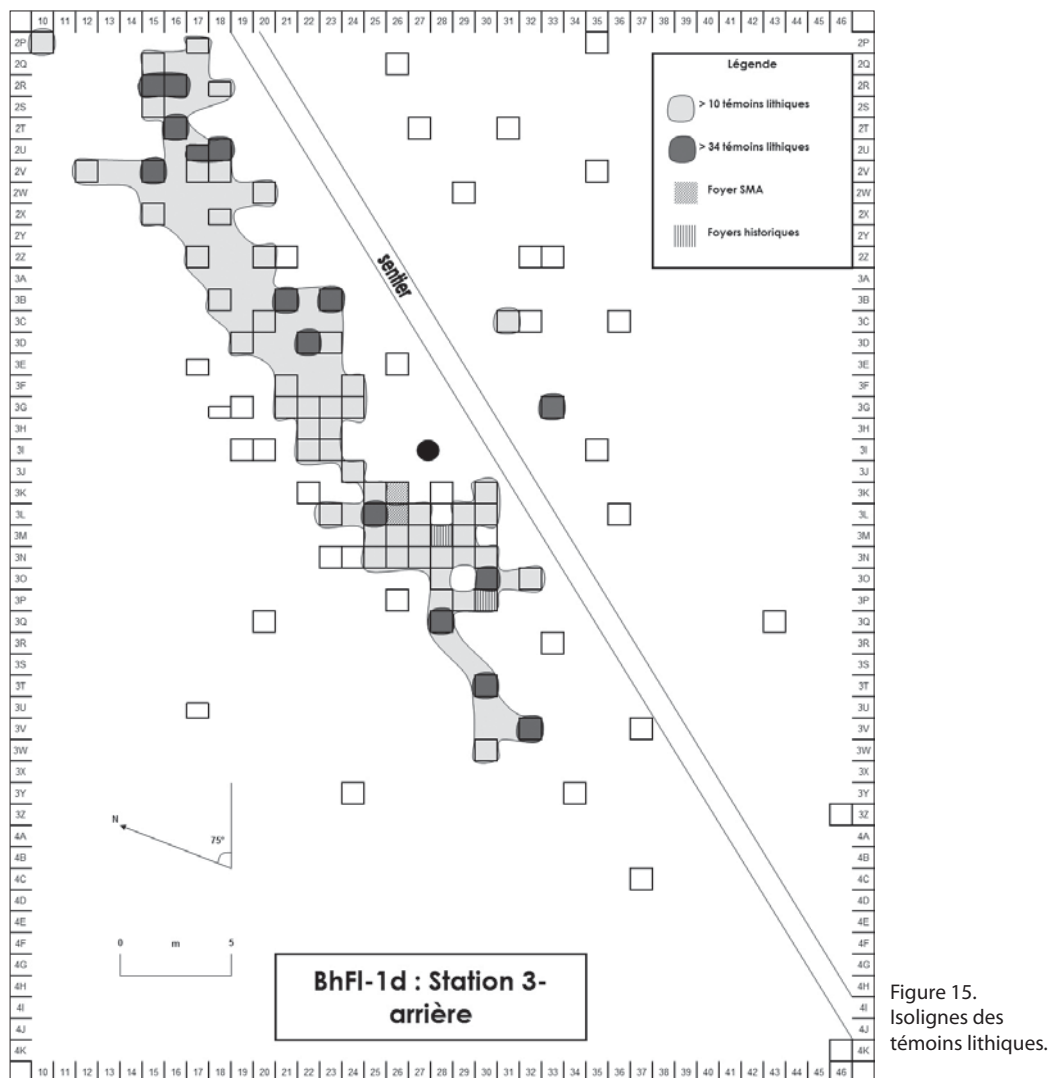


Figure 15.
Isolignes des
témoins lithiques.

et « reste du site » apparaîtront dans les tests statistiques sous les codes numériques respectifs (ou échantillons indépendants) 1, 2 et 3. J'ai effectué des tests (Kruskal-Wallis) confrontant ces aires aux différents types de témoins archéologiques (lithiques, céramiques, et écofacts) afin de vérifier si elles se « comportaient » de la même façon, autrement dit, si leur nature était identique. Exprimé simplement, lorsque le test s'avère significatif (rejet de l'hypothèse nulle H^0), cela veut dire que la distribution des artefacts n'est pas identique entre ces aires, ou homogène sur l'ensemble du site.

Le lithique

À la vue du plan de la **figure 15**, il ressort qu'à l'exception des franges ouest et est du site, correspondant respectivement à la pente et à une zone perturbée, aucune trace de « vide » n'est détectable. Les témoins lithiques (éclats et objets) semblent néanmoins plus présents dans la partie NNW.

La **figure 16** indique d'ailleurs que la distribution des témoins lithiques n'est pas homogène entre les trois aires définies plus haut. Sans surprise, l'aire Centre semble diffusément parsemée de ce type de témoins (cf. la faiblesse du coefficient

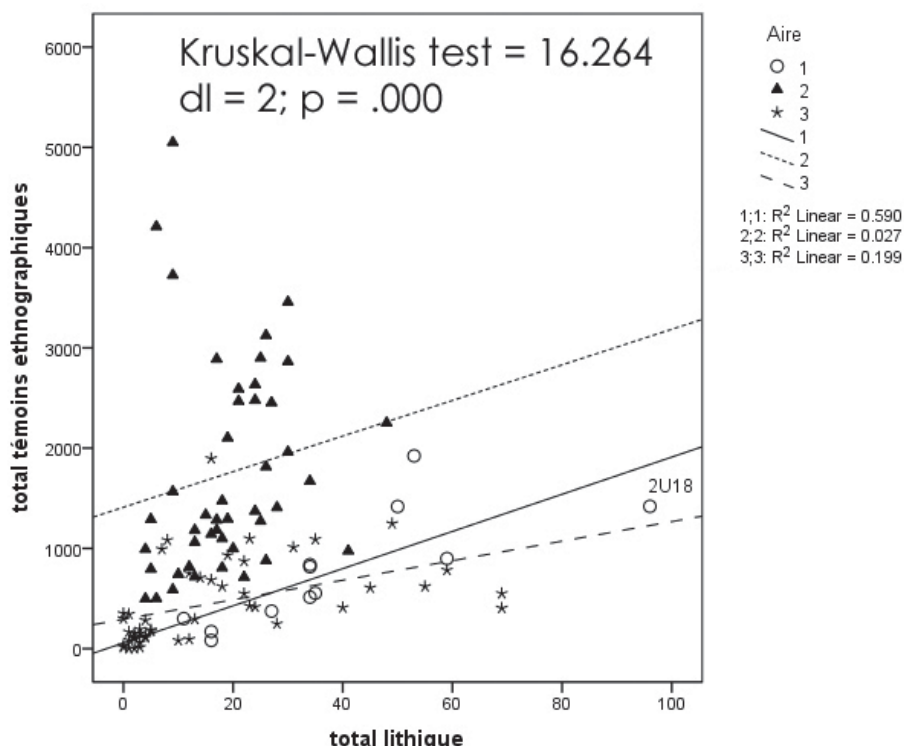


Figure 16. Nuage de points illustrant la présence différentielle de témoins lithiques dans les trois aires principales (1 = NNW; 2 = Centre; 3 = Reste du site).

de détermination de la droite de régression linéaire correspondante, soit 0.027), alors que ceux-ci paraissent davantage concentrés dans le cœur NNW. Le puits 2U-18 s'illustre par sa richesse relative en témoins lithiques.

La céramique

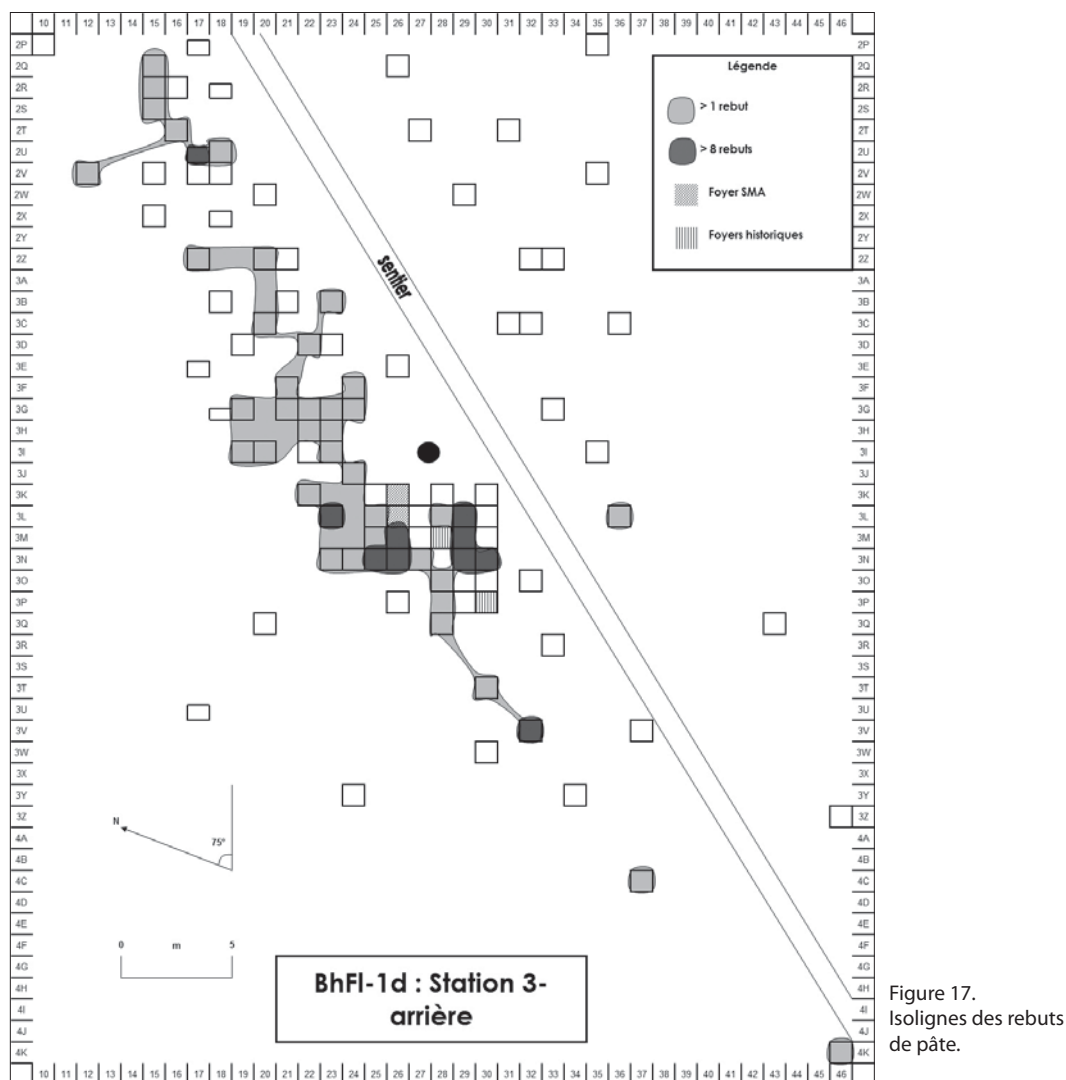
Si l'on accepte de relier la présence de rebuts de pâte à la production de poterie, alors l'examen de leur distribution pourrait nous aider à identifier des aires d'activité de ce genre. Une fois encore, aucun vide évident ne ressort des isolignes (fig. 17). On constate toutefois qu'ils sont logiquement concentrés en périphérie immédiate des trois foyers de l'aire Centre. Qui plus est, le test de Kruskal-Wallis (fig. 18) livre à nouveau un résultat significatif. Les rebuts de pâte sont clairement associés à l'aire Centre, à une exception près, celle du puits 2U-17 (aire NNW) qui en contient plus de vingt. Il n'est donc pas impossible qu'un foyer ait été à l'origine présent à proximité de ce puits

et que des potières y aient confectionné des récipients de terre cuite.

Pour ce qui est des tessons de poterie (fig. 19), aucun « vide » n'est détectable. À nouveau, la distribution des témoins céramiques est beaucoup plus diffuse dans l'aire Centre qu'ailleurs sur le site. Deux puits, le 3F-21 et le 2R-15, respectivement situés dans l'aire Centre et dans l'aire NNW, sont particulièrement pourvus en ce type de vestiges. De plus, à la vue de la figure 20, la « force » du coefficient de détermination (0.929) et l'inclinaison de la droite vers les abscisses (n témoins céramiques) pour l'aire NNW rappellent que celle-ci est principalement composée de tessons de poterie.

Les écofacts

Le cas des écofacts (fig. 21 et 22) est assez problématique puisque nous avons vu en début d'article que la grande majorité d'entre eux est d'origine historique. Lorsqu'on compare les plans



des figures 21 et 22, on en déduit que l'aire NNW est presque dépourvue d'os frais.

Assez curieusement, on remarque aussi que les écofacts ne couvrent pas seulement les foyers, mais aussi une petite zone (toujours dans l'aire Centre) situé quelques mètres au nord-ouest. Il se peut, par ailleurs, que les témoins archéologiques du Sylvicole moyen ancien associés au foyer de la même période soient concentrés dans la partie la plus septentrionale de la Station 3-arrière, là où ont été mis au jour quelques os calcinés.

La **figure 23** illustre de manière très parlante (R^2 et inclinaison vers les abscisses) combien les

écofacts sont associés à l'aire Centre. Que se passe-t-il si l'on pense en termes de rejets culinaires, c'est-à-dire lorsque l'on joint les tessons de poterie aux écofacts ?

Là encore, nous ne devinons pas de vide véritable, quoique l'aire NNW, même si elle est riche en poterie, ne semble pas avoir été désignée comme un espace où l'on répand les restes de ses repas (**fig. 24**). Toutefois, si l'on songe que cette aire est la plus ancienne du site, il se peut que l'acidité du sol, certes faible, ait eu le temps de faire disparaître les restes organiques. Au surplus, nous pouvons voir que deux puits, localisés dans la

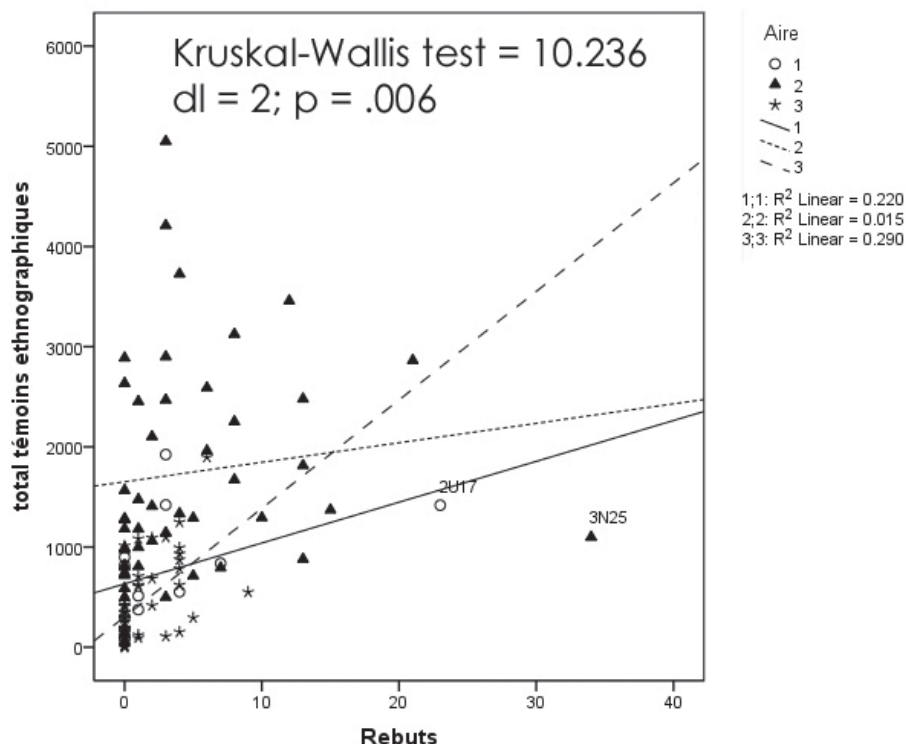


Figure 18. Nuage de points illustrant la présence différentielle de rebuts de pâte dans les trois aires principales (1 = NNW; 2 = Centre; 3 = Reste du site).

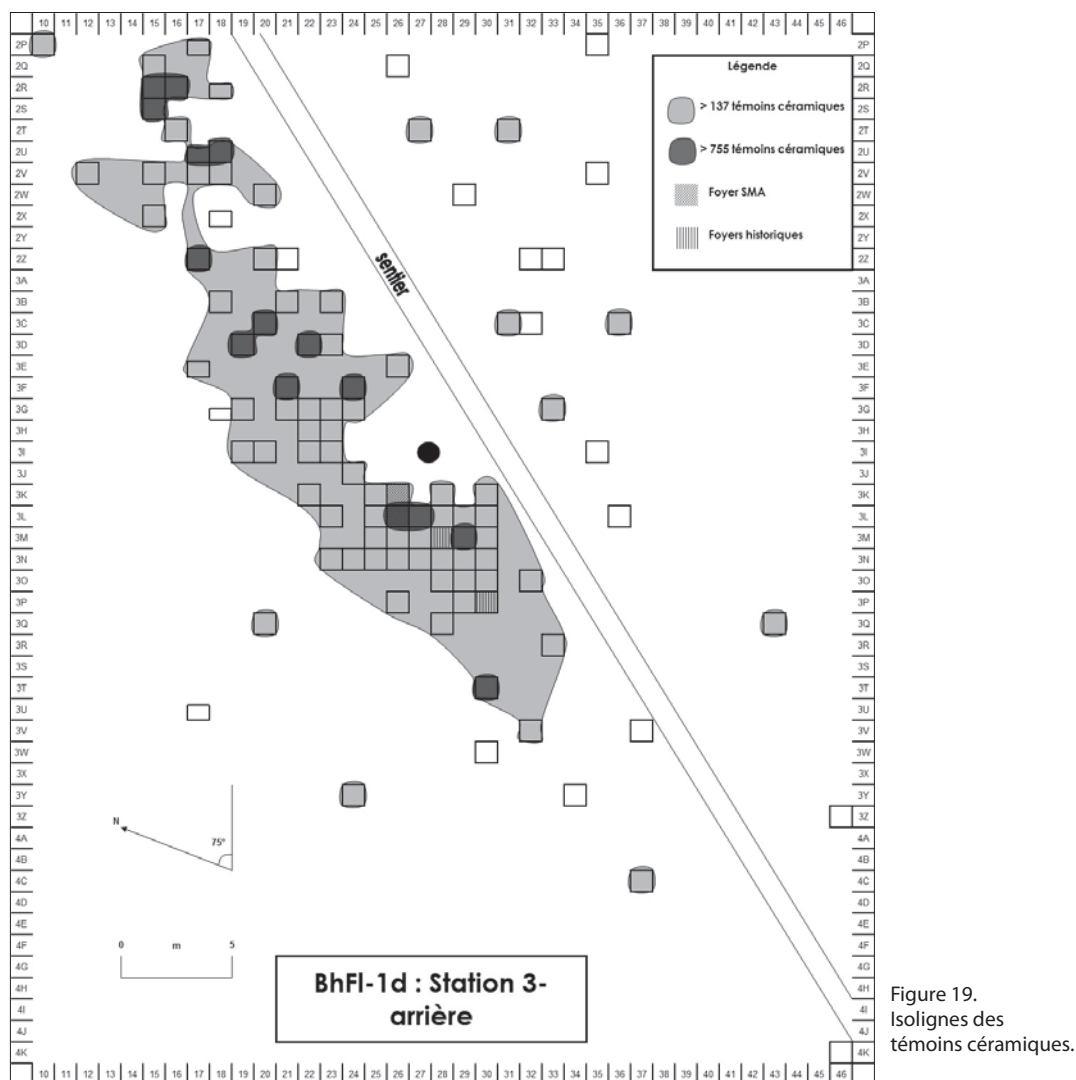
périphérie immédiate du foyer du Sylvicole moyen ancien et d'un des foyers historiques, concentrent de nombreux restes culinaires. Je me garderai néanmoins de les rattacher au foyer le plus ancien.

En somme, je dois reconnaître n'être pas parvenu à détecter des aires d'habitat nettes sur la Station 3-arrière. Avec celle-ci, nous jouons un peu de malchance puisque des visiteurs amérindiens et européens ont occupé la même aire que leurs prédécesseurs (aire Centre, ici). Avoir trois foyers, dont deux ont livré des dates historiques, espacés à peine quelques mètres et au-dessus desquels des dizaines de milliers d'ossements ont été rejetés, n'aide pas vraiment à la résolution de ce problème. Ce constat décevant est malgré tout contrebalancé par le fait qu'il a été possible de renforcer, par le concours d'autres techniques statistiques, la thèse dont Norman Clermont avait eu l'intuition (voir en introduction), et qui stipule qu'au moins deux étapes diachroniques d'occupation ont eu lieu sur le site au cours du Sylvicole moyen ancien. Celles-ci suivent en outre un axe nord-sud.

À LA RECHERCHE DE PALIMPSESTES DE STRUCTURES

Il m'est apparu, à mesure que je procédais à divers tests au cours de mon analyse, que certains d'entre eux pouvaient me permettre de découvrir des anomalies dont quelques-unes pourraient être interprétées comme révélatrices de structures disparues. Plus tôt, j'avais par exemple émis l'hypothèse que la présence de nombreux rebuts de pâte pouvait indiquer la présence d'un « foyer fantôme » dans l'aire NNW.

Un autre moyen pour tenter de détecter d'autres structures consiste à observer la distribution des vestiges dans la dernière passe, autrement dit dans le dernier niveau arbitraire de chaque puits. Aussi, afin de tempérer les distributions déduites des isolignes, ai-je pris en considération les deux catégories d'artefacts les mieux représentées sur le site, à savoir les témoins céramiques et les écofacts. Étant donné que tous les puits ne sont pas de même profondeur, la distribution verticale a été décomposée en deux ensembles : d'une part



les premières passes (surface générale, 0-10, 10-15, 10-20, 15-20, 15-25, 20-25, 25-30), et d'autre part la dernière (10-15A, 15-20A, 15-A, 20-25A, 20-A, 25-30A, 25-A, 30-A).

Pour les deux catégories de témoins archéologiques, les ratios sont les suivants :

- céramique, ratio premières / dernière passes = environ 7:2 ;
- écofacts, ratio premières / dernière passes = environ 11:2.

Ces ratios sont notamment utilisés pour pondérer les seuils de distribution des puits positifs

et des puits très riches tels que présentés dans les plans des **figures 25 et 26**.

Lorsqu'on confronte la récolte effectuée dans la dernière passe à celle faite dans les précédentes, certains puits montrent des anomalies. Par exemple, en 3G-19, la dernière passe a livré bien plus d'artefacts que les passes précédentes, alors que l'inverse se vérifie dans les puits voisins. Que s'est-il passé dans ces puits ? S'agit-il d'un problème d'enregistrement durant la fouille, d'une conséquence des pédoturbations, d'une stratigraphie inversée, d'un creusement de structures (possible

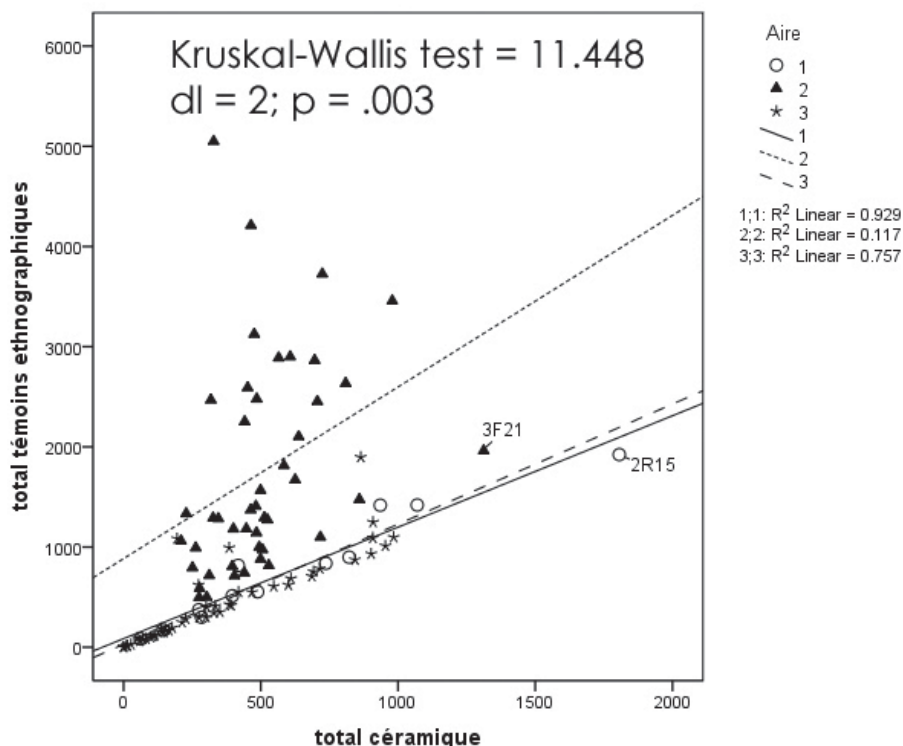


Figure 20. Nuage de points illustrant la présence différentielle de témoins céramiques dans les trois aires principales (1 = NNW; 2 = Centre; 3 = Reste du site).

si le puits est suffisamment profond, sinon simplement dû à une faible accumulation sédimentaire) ou encore d'une ancienneté des traces? Comme le puits 3G-19 n'est pas profond (fig. 2), je retiendrai la dernière explication.

Pour maximiser les chances de détecter un palimpseste de structure, j'ai isolé les puits (fig. 2 et 14, surtout) qui satisfont à trois critères :

1. Une dernière passe plus riche que les précédentes.
2. Une récolte suffisante (minimum de 200 témoins).
3. Une profondeur acceptable (supérieure à 20 cm), ce qui permet d'éliminer les dernières passes riches à cause d'une faible accumulation de sédiments.

Seul le puits 3L-36 répond positivement à ces critères. Il est d'une profondeur supérieure à 25 cm et la dernière passe a été plus riche que les précédentes, tant en tessons de poterie qu'en écofacts (295 témoins au total). Il se compose de 10 éclats, trois objets lithiques (dont un fragment d'outil poli en grès), 270 tessons de poterie (dont deux bords décorés du Sylvicole moyen ancien et 184 tessons

de corps décorés), cinq rebuts de pâte, sept os seulement, mais dont six sont blanchis. Les tessons de bords et le nombre important, en proportion, de tessons de corps décorés indiquent que ce puits est surtout associé à une occupation du Sylvicole moyen ancien. De surcroît, le nombre assez conséquent de rebuts de pâte ($n = 5$) et la rareté des restes organiques (dont six sur sept sont calcinés) pourraient aller de pair avec la présence d'un foyer. Tous ces éléments semblent concourir pour désigner 3L-36 comme l'emplacement d'une structure de combustion disparue (fig. 14).

Enfin, les autres puits dont la dernière passe est plus riche pourraient correspondre à des espaces dans lesquels les occupants ont vidangé leur foyer. Ceux localisés dans l'aire Centre sont possiblement associés aux foyers historiques, alors que ceux situés dans l'aire NNW seraient rattachés au foyer préhistorique (Sylvicole moyen ancien) de l'aire Centre, voire à cet éventuel foyer de l'aire NNW, aujourd'hui invisible. Tous ces puits sont d'ailleurs proches de la pente, espace privilégié pour la vidange.

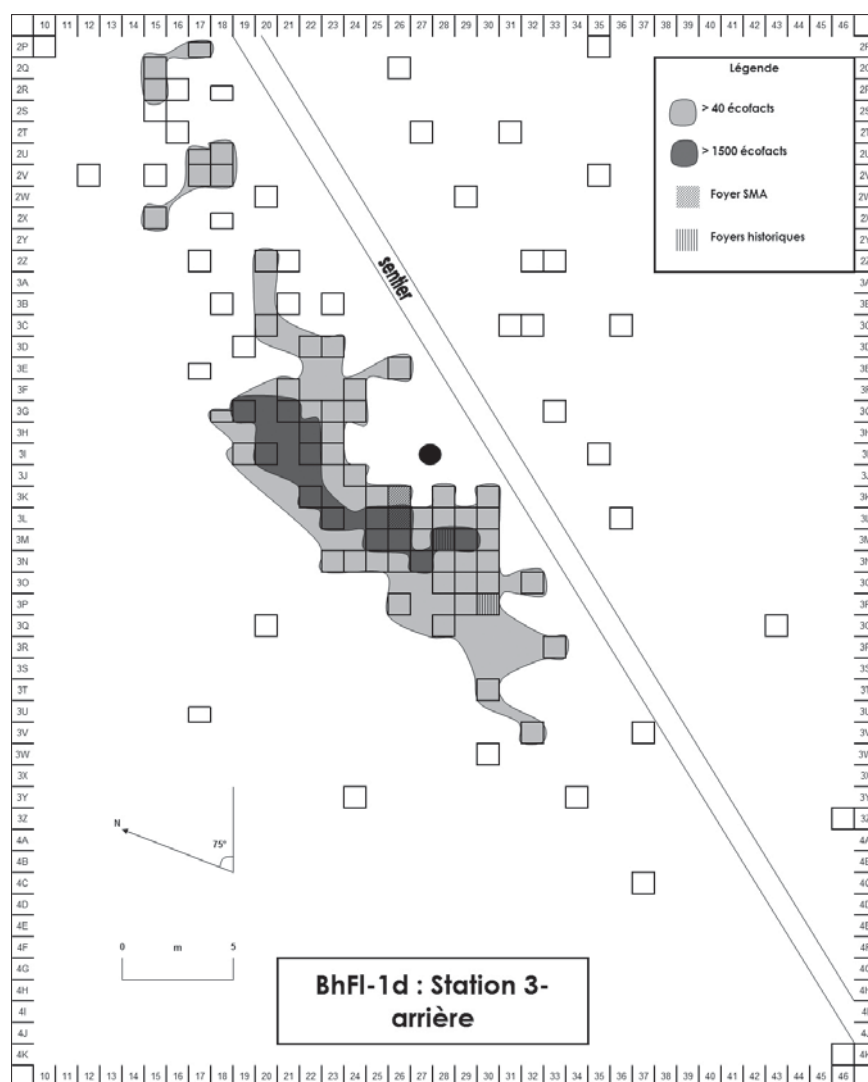


Figure 21. Isolignes des écofacts.



Figure 22. Isolignes des os frais.

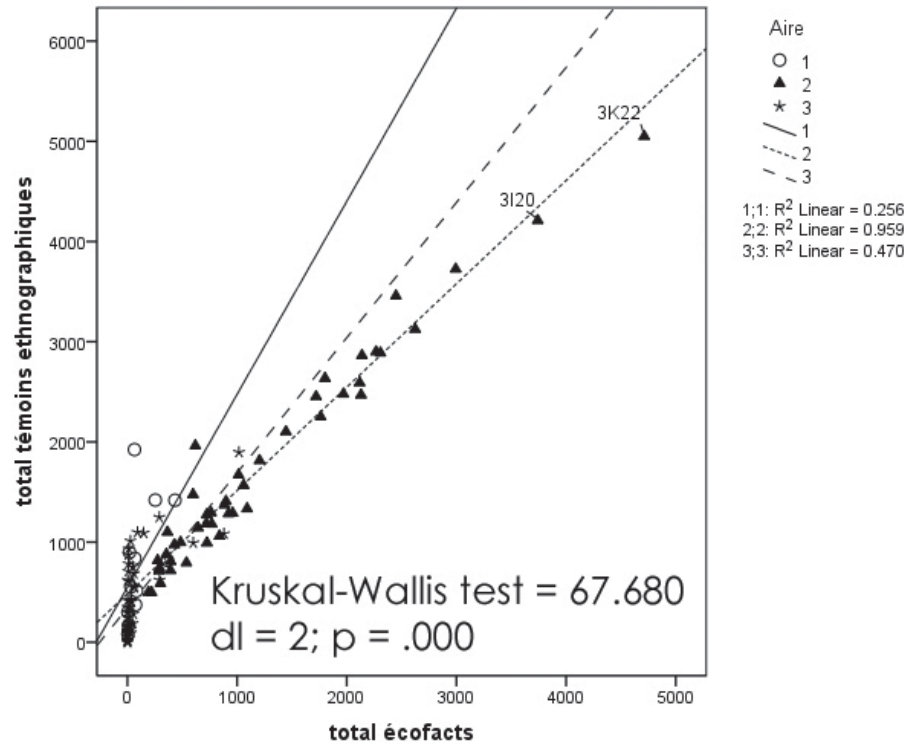


Figure 23. Nuage de points illustrant la présence différentielle d'écofacts dans les trois aires principales (1 = NNW; 2 = Centre; 3 = Reste du site).

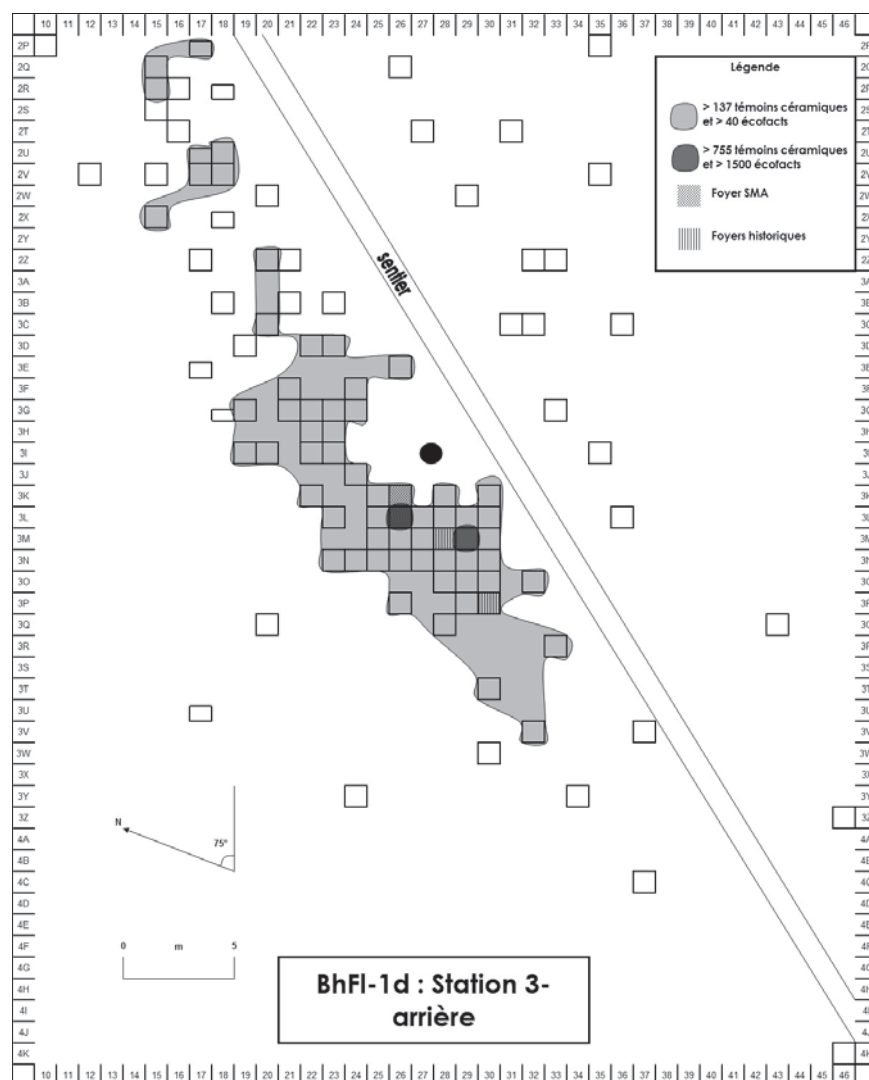


Figure 24. Isolignes des restes culinaires (témoins céramiques couplés aux écofacts).

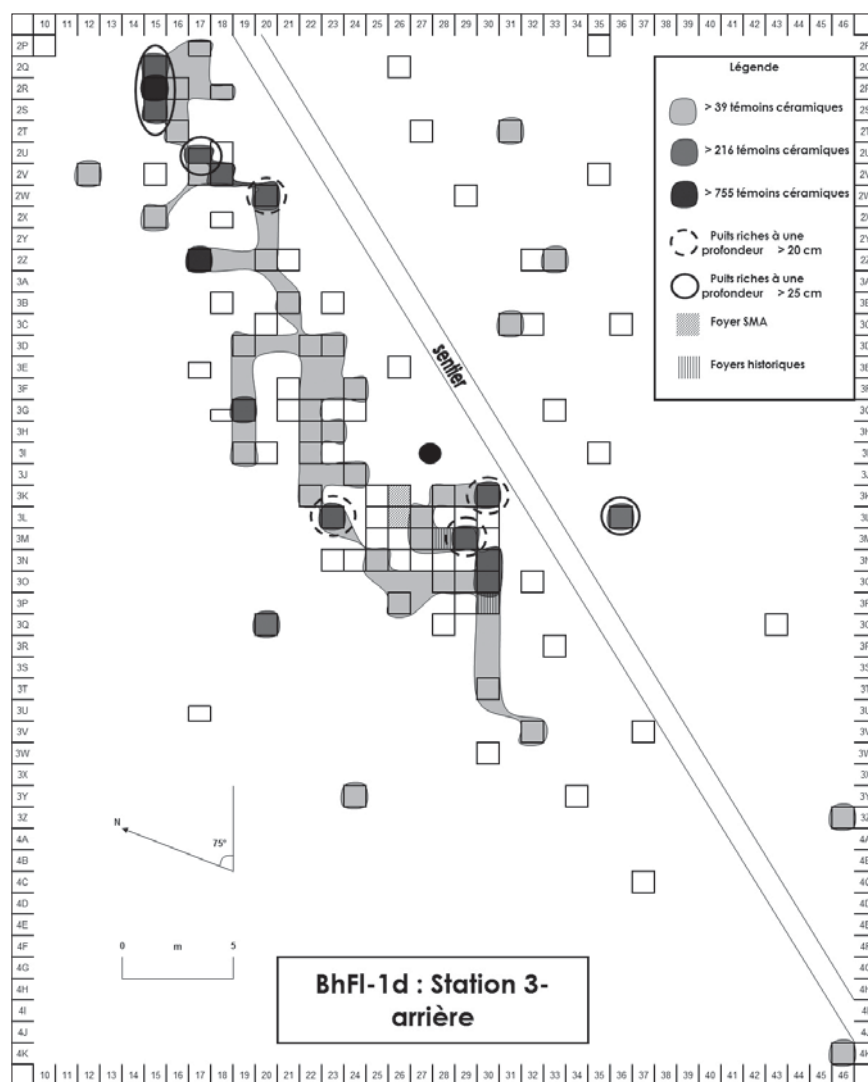


Figure 25. Isolignes des témoins céramiques dans la dernière passe.

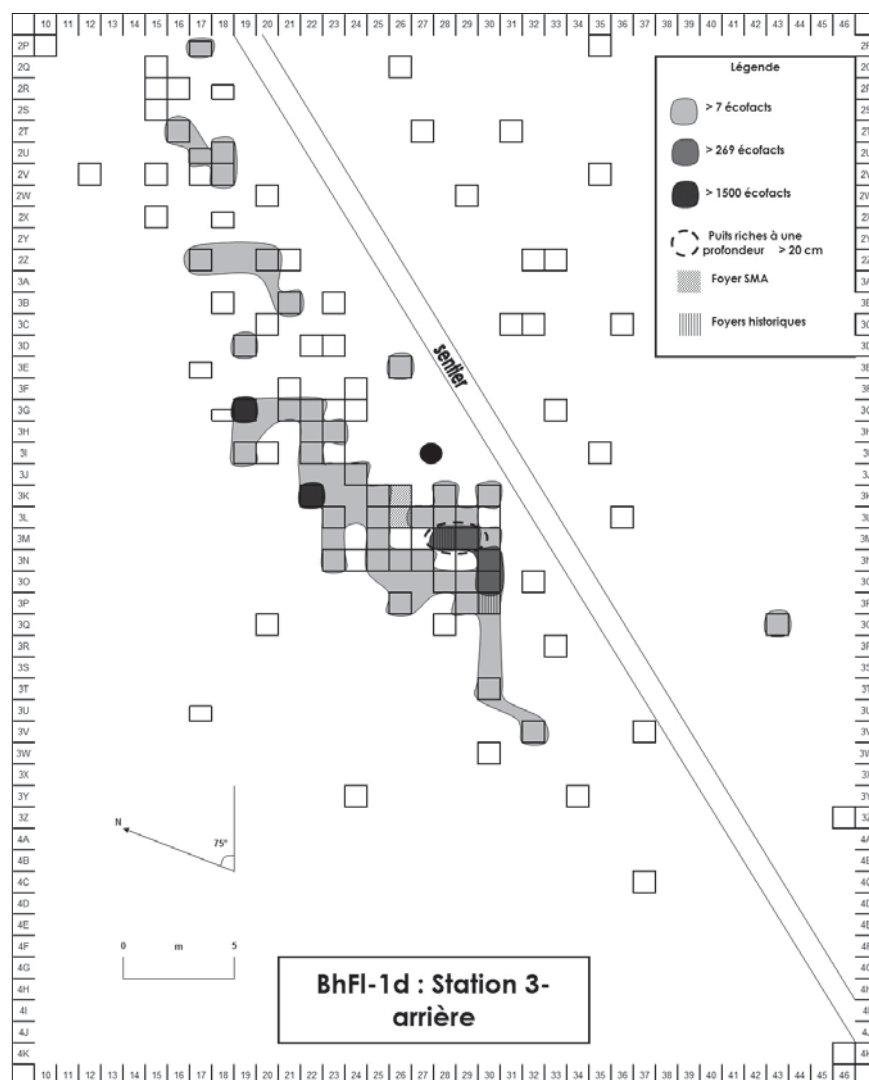


Figure 26. Isolignes des écofacts dans la dernière passe.

CONCLUSION

Tenter de reconstituer l'organisation spatiale d'un site de 800 m² seulement, régulièrement occupé durant plus de 3 000 ans (depuis l'Archaïque post-laurentien jusqu'à aujourd'hui), constitue une véritable gageure. En outre, le très faible nombre de structures (trois foyers fouillés, plus deux autres déduits de cette enquête) et le fait que la Station 3-arrière ait été surtout fréquentée au cours du Sylvicole moyen ancien rendent bien mince notre coffre de pièces à conviction. Au surplus, en l'absence de dépotoirs clairement identifiables et, à plus forte raison, de fosses creusées, les indices de sédentarisation progressive demeurent flous. La Station 3-arrière ne devrait pas pour autant être perçue comme un simple « dépotoir à aire ouverte ». La meilleure dénomination que l'on puisse lui assigner reste un site à occupations multiples saisonnières, de ce fait faiblement structuré, sur lequel de très nombreuses activités ont été accomplies, et qui se rattache encore nettement à un mode de vie nomade.

En dépit d'une myriade de problèmes stratigraphiques (faible sédimentation, nombreuses occupations et pédoturbations), des tendances générales ont pu être soulignées quant à l'organisation spatiale. Parfois, un niveau de résolution très fin a pu être obtenu grâce au concours des méthodes statistiques. Je songe ici à la preuve qui a été apportée au sujet de l'ancienneté de l'utilisation du tuf pyroclastique, et qui vient soutenir les résultats récemment présentés par Nicolas Cadieux (2011). Pour ce qui est de la distribution verticale des artefacts, les résultats présentés dans cet article corroborent aussi les intuitions formulées par N. Clermont (1993, 1994), selon lesquelles au moins deux grands épisodes d'occupations se seraient déroulés au cours du Sylvicole moyen ancien sur la Station 3-arrière. De plus, ils renforcent la validité du modèle taphonomique proposé par Eugène Morin (2006). En effet, en dépit de nombreuses pédoturbations qui ont eu pour effet de déplacer les vestiges (surtout les plus gros) sur un plan vertical, je pense que les tests statistiques simples nous garantissent que la séquence chronoculturelle reste discernable, dans ses grandes lignes, à travers le terreau.

Pour ce qui est de la reconstitution des multiples occupations et de leur mode d'établissement respectif, les conclusions demeurent plus mo-

destes, surtout à cause de l'importance de leur chevauchement sur le plan horizontal. Globalement, la Station 3-arrière a été réoccupée progressivement du nord vers le sud, principalement par des bandes nomades du Sylvicole moyen ancien venues se regrouper (elles deviennent alors des macrobandes) à cet endroit sur une base saisonnière (du printemps au début de l'automne). Ces macrobandes y exploitaient de riches ressources végétales et fauniques (surtout ichtyologiques) et ont pu s'adonner à tous types d'interactions sociales (échanges, alliances, etc.), mais aussi rituelles probablement (au moins des mariages), avant de se disperser à l'intérieur des terres pour y affronter la saison froide.

J'espère que cet article aura pu convaincre les plus sceptiques d'entre nous que les sites à occupations multiples, même lorsqu'ils sont composés d'un sol homogène (brunisol forestier ici), ne doivent pas souffrir de notre désamour. Au contraire, ces contextes, qui sont légion au Québec, devraient nous inviter à redoubler d'efforts. La démonstration a été faite que nous pouvons légitimement nourrir certains espoirs quant au potentiel interprétatif que l'on peut en tirer, en particulier en ce qui a trait à l'étude de l'évolution culturelle à l'échelle intrasite. Dans le cadre de mon doctorat, je souhaite aller plus loin en tentant d'opérationnaliser des modèles et des simulations, tels celui qu'Eugène Morin (2006) et celle que P.J. Brantingham et ses collaborateurs (2007) ont élaborés. Le défi consistera à remonter la séquence des événements taphonomiques qui ont affecté le sol de la Station 3 de Pointe-du-Buisson. Il s'agira donc d'isoler des *strata* (même s'il est certain qu'ils se chevaucheront en partie), de fournir des hypothèses relatives à leur profondeur et à leur épaisseur, et d'évaluer la durée de ces événements pour qu'il soit possible de leur assigner un certain nombre de générations. Le but ultime poursuivi au cours de cette entreprise sera d'appliquer des modèles mathématiques néoévolutionnistes (NEIMAN 1995; BRANTINGHAM 2007; BRANTINGHAM & PERREAULT 2010), inspirés de la biologie évolutive, et susceptibles de mettre en évidence la nature des forces opérant sur les processus évolutifs qui affectent la variabilité des expressions culturelles (visibles surtout à travers la poterie) sur le plan intrasite, dans un premier temps.

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier les lecteurs (Christian Gates St-Pierre et un lecteur anonyme) pour leurs recommandations, dont j'ai, le plus souvent, tenu compte. Mes remerciements s'adressent aussi à Pierre Corbeil, codirecteur de l'École de fouilles de l'Université de Montréal, pour l'aide qu'il m'a apportée tant sur le terrain qu'en dehors (conseils et catalogues). Ma gratitude va en outre à Amélie Sénécal, archéologue au Musée québécois d'archéologie de Pointe-du-Buisson, pour son soutien logistique lors des fouilles que j'ai conduites en juin 2011. Enfin, je suis reconnaissant auprès du F.Q.R.S.C. pour l'appui financier consenti à la poursuite de mon doctorat.

Notes

1. En réalité, Morin utilise à la fois des données des secteurs avant et arrière de la Station 3. Il associe, par exemple, les tessons du Sylvicole moyen ancien du secteur avant à une date radiométrique issue d'un foyer du secteur arrière (MORIN 2006: 547). Je n'y vois pas d'objection dans la mesure où la division de la Station 3 en deux sites est plutôt artificielle, mais, de ce fait, je ne sais plus à partir de quel catalogue Morin a fondé son étude. N'a-t-il utilisé que celui de la Station 3-avant ? A-t-il inclus les données enregistrées en 1993 et 1994 sur la Station 3-arrière ? Il ne fait mention, dans sa méthodologie, que de la Station 3-avant.

2. Or, le taux de sédimentation, enregistré par É. Cossette (2000: 88) pour le Haut-Saint-Laurent, est très faible (0,25 mm/an).

3. J'ai identifié 15 éclats de jaspe, alors que I. Tremblay en mentionne par exemple 89 (2003: 42-44). La divergence se poursuit au niveau de l'analyse technologique: alors que nous n'avons presque que des fragments (14/15), Tremblay n'en a que 53,9%, puis 15,7% d'éclats de réduction initiale, 14,6% d'éclats de retouche unifaciale et 15,8% d'éclats de réduction bifaciale.

Ouvrages cités

- ABEL, T.J. & FUERST, D.N. (1999) "Prehistory of the St. Lawrence River Headwaters Region." *Archaeology of Eastern North America* 27: 1-53.
- ARCHÉO-08 (s.d.) « Une grande réalisation sur l'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue », *Abitibiwini*. Consulté en ligne: <<http://www.archeo08.qc.ca/abt.html>> [janvier 2012]
- BLAIS, J. (1992) « Analyse de la céramique du Sylvicole supérieur récent de la Station 3 de la Pointe-du-Buisson ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- BOSSÉ, V. (1992) « L'adaptation préhistorique au Cap-Tourmente au cours du Sylvicole moyen ancien d'après le site CgEq-14 ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- BRANTINGHAM, P.J. (2007) "A Unified Evolutionary Model of Archaeological Style and Function Based on the Price Equation." *American Antiquity* 72(3): 395-416.
- & PERREAULT, C. (2010) "Detecting the Effects of Selection and Stochastic Forces in Archaeological Assemblages." *Journal of Archaeological Science* 37: 3211-3225.
- SUROVELL, T.A. & WAGUESPACK, N.M. (2007) "Modeling Post-depositional Mixing of Archaeological Deposits." *Journal of Anthropological Archaeology* 26: 517-540.
- CADIEUX, N. (2011) « L'énigmatique pyroclastique! ». *Archéologiques* 24: 115-143.
- CHALIFOUX, E. (1994) « La description des témoins culturels: le débitage ». Dans C. Chapdelaine (éd.) *Il y a 8000 ans à Rimouski... Paléoécologie et archéologie d'un site de la culture plano*, Paléo-Québec 22, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal: 207-228.
- CHAPDELAINE, C. (1996) « La place de notre aire d'étude dans les grands réseaux d'échanges du Nord-Est américain ». Dans C. Chapdelaine, J. Blais, J.-M. Forget et D. St-Arnaud (éd.) *En remontant la rivière aux Brochets: Cinq mille ans d'histoire amérindienne dans Brome-Missisquoi*, Paléo-Québec 25, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal: 119-131.
- (1990) « Un site du Sylvicole moyen ancien sur la plage d'Oka (BiFm-1) ». *Recherches amérindiennes au Québec* 20(1): 19-35.
- (1982) « Les pipes à plate-forme de la Pointe-du-Buisson: un système d'échanges à définir ». *Recherches amérindiennes au Québec* 12(3): 207-215.
- CLERMONT, N. (1994) « Une petite surprise agréable à la Pointe-du-Buisson: rapport des activités de 1994 ». Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- (1993) « D'autres secrets sont révélés à la Pointe-du-Buisson: rapport des activités de 1993 ». Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- (1988) « C'était hier... à la Pointe-du-Buisson ». *À fleur de siècles* 2: 3-38.
- (1978) « Le Sylvicole initial ». Dans C. Chapdelaine (éd.) *Images de la préhistoire du Québec*, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal: 31-42.

- & CHAPDELAINE, C. (1995) « Étude macroscopique d'une collection d'artefacts lithiques de la Pointe-du-Buisson. Point de vue des archéologues ». Dans C. Chapdelaine, N. Clermont et R. Marquis (éd.) *Étude du réseau d'interactions des Iroquoiens préhistoriques du Québec méridional par les analyses physico-chimiques*, Paléo-Québec 24, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal : 45-47.
- (1992) « Au pied du Cap Diamant : l'occupation préhistorique de la pointe de Québec ». Dans N. Clermont, C. Chapdelaine et J. Guimont (éd.) *L'occupation historique et préhistorique de Place-Royale*, Coll. Patrimoines, Dossiers 76, ministère des Affaires culturelles, Québec : 1-185.
- (1990) « Le plateau des Portageurs, une halte au pied des courants ». *Recherches amérindiennes au Québec* 20 (3-4) : 43-72.
- (1982) *Pointe-du-Buisson 4 : quarante siècles d'archives oubliées*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- (1978) « Une station cosmopolite du Sylvicole moyen : Pointe-du-Buisson n° 3 ». *Journal canadien d'archéologie* 2 : 79-100.
- CODÈRE, Y. (1996a) ASINI, *Le bulletin du Centre de référence lithique du Québec* 8.
- (1996b) *Des pierres et des Hommes. Première mise en valeur des collections de la Réserve nationale du ministère de la Culture et des Communications du Québec*. Centre de documentation en archéologie, ministère de la Culture et des Communications, Centre de référence lithique du Québec, Québec.
- CORBELL, P. (2004) « Pointe-du-Buisson 1977-2000. Les vingt-deux saisons de l'École de fouilles ». Dans C. Chapdelaine et P. Corbell (éd.) *Un traducteur du passé : Mélanges en hommage à Norman Clermont*, Paléo-Québec 31, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal : 47-86.
- COSSETTE, É. (2000) *Prélude à l'agriculture dans le Nord-Est américain : le site Hector Trudel et les stratégies de subsistance entre 500 et 1000 de notre ère dans la vallée du Saint-Laurent, Québec, Canada*. BAR international series 884, John and Erica Hedges, Oxford.
- (1995) « Assemblages zooarchéologiques et stratégies de subsistance de groupes de chasseurs-pêcheurs du site Hector-Trudel (Québec) entre 500 et 1000 de notre ère ». Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- DUMONT, J. (2010) « Le Sylvicole moyen ancien de l'Estrie et du Nord-Est américain : une étude descriptive et comparative de la poterie du site Vieux-Pont (BiEx-1), Lennoxville, Québec ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- GATES ST-PIERRE, C. (2010a) « Le patrimoine archéologique amérindien du Sylvicole moyen au Québec. Étude produite dans le cadre de la participation du Québec au Répertoire canadien des lieux patrimoniaux (RCLP) ». Document soumis à la Direction du patrimoine et de la muséologie, MCCC, Montréal.
- (2010b) « La carrière préhistorique du mont Royal et l'utilisation de la cornéenne par les populations amérindiennes du Québec méridional ». Rapport soumis à la Ville de Montréal.
- (2003) « Variabilité, stase et régionalisation stylistique : la céramique du site Hector-Trudel et du Nord-Est américain au Sylvicole moyen tardif (500-1000 ap. J.-C.) ». Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- & BURKE, A.L. (2009) « L'utilisation de la cornéenne par les populations préhistoriques du Québec méridional : acquisition, distribution et datation ». Communication présentée au 28^e colloque annuel de l'Association des archéologues du Québec, Sherbrooke, 1^{er} mai 2009.
- GIROUARD, L. (1975) *Station-2 – Pointe-aux-Buissons*. Cahiers du Patrimoine n° 2, ministère des Affaires culturelles, Québec.
- HARNOIS, L. (1995) « Comparaison géochimique de spécimens lithiques archéologiques et d'échantillons géologiques du sud du Québec ». Dans C. Chapdelaine, N. Clermont et R. Marquis (éd.) *Étude du réseau d'interactions des Iroquoiens préhistoriques du Québec méridional par les analyses physicochimiques*, Paléo-Québec 24, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal : 59-70.
- INKSETTER, L. (2000) « Le site Roger Marois. Regard sur la fin du Sylvicole moyen dans le nord-ouest québécois ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- JOYAL, C. (1999) « Occupations préhistoriques sylvicoles au site BhFa-3, rivière Magog en Estrie ». *Archéologiques* 13 : 12-19.
- KOSTIW, S.F. (1995) "A Fresh Look at the Middle Woodland Period in Northeastern North America." *The Bulletin, Journal of the New York State Archaeological Association* 110 : 38-45.
- LALIBERTÉ, M. (1999) « Un campement de l'Archaïque laurentien dans le parc du Lac-Leamy : bilan des fouilles de 1998 sur le site BiFw-20 ». Rapport soumis à la Société d'histoire de l'Outaouais.
- (1998) « Les schèmes d'aménagement du site BiFw-6 : Essai d'identification des espaces domestiques de la période du contact et du Sylvicole moyen et supérieur ». Dans M. Laliberté (éd.) « Projet de mise en valeur du Parc du Lac-Leamy » (manuscrit), Université du Québec à Montréal.
- LAMARCHE, M., FILIATREAU, D. et MOQUIN, J.-C. (1981) « Pointe-du-Buisson : utilisation récente (1900-1981) d'un site préhistorique de la vallée du Saint-Laurent ». Manuscrit, Université de Montréal.
- MÉHAULT, R. (2010) « Variabilité stylistique des occupations du Sylvicole moyen ancien (400 av. n.è. – 500 de n.è.) sur la Station 3-arrière de Pointe-du-Buisson : approche typologique ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- MORIN, E. (2006) "Beyond Stratigraphic Noise : Unraveling the Evolution of Stratified Assemblages in Faunal-turbated Sites." *Geoarchaeology: An International Journal* 21(6) : 541-565.

- NEIMAN, F.D. (1995) "Stylistic Variation in Evolutionary Perspective: Inferences from Decorative Diversity and Interassemblage Distance in Illinois Woodland Ceramic Assemblages." *American Antiquity* 60(1): 7-36.
- PETERSEN, J.B. (1983) "The Winooski Site and the Middle Woodland Period in the Northeast." Ph.D. dissertation, Faculty of Arts and Science, University of Pittsburgh.
- PLOURDE, M. (2003) « 8 000 ans de paléohistoire : Synthèse des recherches archéologiques menées dans l'aire de coordination du parc marin du Saguenay-Saint-Laurent ». Rapport soumis à Parcs Canada.
- (1986) « La Station 5 de la Pointe-du-Buisson : étude de l'occupation préhistorique ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- RITCHIE, W.A. (1969) *The Archaeology of Martha's Vineyard. A Framework for the Prehistory of Southern New England*. The Natural History Press, Garden City.
- SÉNÉCAL, A. (2008) « Originalité culturelle au Sylvicole moyen sur le site de Pointe-du-Gouvernement, Haut-Richelieu, Québec ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- SNOW, D.R. (1980) *The Archaeology of New England*. Academic Press, New York.
- TACHÉ, K. (2010) « Les fluctuations du marché interrégional entre l'Archaïque terminal et le Sylvicole moyen ancien dans le Nord-Est américain ». Communication présentée au 29^e colloque annuel de l'Association des archéologues du Québec, Rimouski, 30 avril 2010.
- TREMBLAY, I. (2003) « L'utilisation du jaspe à Pointe-du-Buisson (BhFl-1), Québec ». Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- VIAU, R. (1989) « À qui appartenait le Buisson ? Histoire d'une chaîne de titres ». À *Fleur de Siècles*, Archéologie et histoire dans la région du Buisson : 7-12.
- WRIGHT, J.V. & ANDERSON, J.E. (1963) *The Donaldson Site*. Bulletin No. 184, National Museum of Man, National Museums of Canada, Ottawa.

Ronan Méhault, candidat au doctorat,
Département d'anthropologie,
Université de Montréal
ronanmehault@gmail.com